1848

De Courtive



1848 - 1849

PARIS, — IMPRIMERIE F. LEVÉ, RUE CASSETTE. 17

ÉCOLE SPÉCIALE DE PHARMACIE DE PARIS.

UNIVERSITÉ
de Franee.

ACADÉMIE
de Paris.

HASCHISH

ÉTUDE

HISTORIQUE, CHIMIQUE ET PHYSIOLOGIQUE

THÈSE

PRÉSENTÉE A L'ÉCOLE DE PHARMACIE DE PARIS EN SEPTEMBRE 1847,
ET SOUTENUE LE 11 AVRIL 1848.

PAR

Edmond DeCourtive,

DE PARIS,

BACHELIER ÈS-LETTRES,

Ex-pharmacien adjoint aux hôpitaux de Reims, ex-élève à la pharmacie centrale des hôpitaux et hospices civils de Paris.

Si desint vires, tamen et laudanda voluntas.
Haschisch olim cœlestis voluptas, et nunc insanis curatio.





PARIS,

IMPRIMERIE D'ÉDOUARD BAUTRUCHE,
Rue de la Harpe, 90.

1848

Professeurs de la Faculté de médecine.

MM.
DUMÉNIL,
RICHARD.

École spéciale de pharmacie.

ADMINISTRATEURS.

MM. BUSSY, *Directeur.*
GUIBOURT, *secrétaire, agent comptable.*
LE CANU, *professeur titulaire.*

Professeurs.

MM. BUSSY. . . . . GAULTIER DE CLAUBRY. .	*Chimie.*
LE CANU. . . . . CHEVALIER.	*Pharmacie.*
GUIBOURT. . . . . . . GUILBERT.	*Histoire naturelle.*
CHATIN, agrégé.	*Botanique.*
CAVENTON.	*Toxicologie.*
SOUBEIRAN.	*Physique.*

Agrégés.

CHATIN,
GRASSI,
L'HERMITE,
LOIR,
DUCOM.

Nota. L'école ne prend sous sa responsabilité aucune des opinions émises par les Candidats.

A MONSIEUR

Le Professeur Soubeiran,

Directeur de la pharmacie centrale des hôpitaux et hospices civils de Paris, membre de l'Académie de médecine, etc.

A MONSIEUR

Le Docteur Moreau (de Tours),

Médecin des aliénés à l'hospice de Bicêtre, membre de la société orientaliste, etc.

Hommage de respectueuse amitié et de reconnaissance, pour l'intérêt affectueux qu'ils m'ont toujours témoigné, et l'encouragement qu'ils m'ont donné pendant mon travail.

Ed. DeCourtive.

Aux mânes de ma Mère!

REGRETS ÉTERNELS.

A LA MÉMOIRE DE MA SŒUR ELISA!

CULTE SINCÈRE ET FRATERNEL.

A MON EXCELLENT PÈRE ET A MA DIGNE BELLE-MÈRE!

AMOUR FILIAL, RECONNAISSANTE AMITIÉ.

Ed. DeCourtive

PROLÉGOMÈNES.



En septembre 1846, je fus frappé des effets extraordinaires du Haschisch (*Cannabis Indica*) sur l'économie animale, dès la première fois que je les observai à Bicêtre chez des esprits lucides et chez des aliénés ; mais je dus m'en tenir là, non sans regret de ne pouvoir les étudier plus intimement sur moi-même, faute de posséder de ce *fameux* haschisch.

Vers les premiers mois de l'année suivante, ayant reçu d'Alger, du haschisch, et résolu à étudier cette remarquable substance, je fis part à M. Soubeiran de mon intention qu'il approuva, et de quelques idées qu'il voulut bien encourager.

Je me mis à l'étude, dès les premiers jours d'avril 1847, me proposant surtout de m'arrêter, dans mes essais, à la partie médico-physiologique. Depuis, je n'ai cessé d'expérimenter sur les hommes, les animaux et aussi sur moi, et je suis arrivé à des résultats que je ne tarderai pas à faire connaître.

J'avais toujours pensé que le principe actif des cannabis devait être une résine, me fondant en cela sur l'opération du rouissage que l'on fait subir au C. *sativa*, et qui consiste, comme on sait, à le laisser macérer dans l'eau, qui le dépouille d'une matière gommo-résineuse et de la matière colorante qui enduisent les fibres textiles des tiges, aussi

(1) C'est à l'obligeance de M. le docteur Foley, qui dans ces derniers temps, (et de concert avec le docteur Léonard) a enrichi la science d'un consciencieux travail sur les maladies endémiques d'Algérie, que je dus d'avoir pu commencer mes expériences.

bien que le reste de la plante ; ainsi que chacun a pu le remarquer, pour peu qu'il ait vécu à la campagne et passé la main sur un pied de chanvre.

Monsieur le docteur Moreau (de Tours), médecin des aliénés à Bicêtre, dont le nom fait autorité lorsqu'il s'agit de haschisch, parce qu'il en fait une étude spéciale depuis dix années, et qu'il a séjourné en Orient, m'encouragea vivement à « *lui faire du haschisch d'une plus facile administration* ». On ne connaissait guère alors que celui de Constantinople, de l'Inde ou d'Afrique, lequel est un composé suspect ; ou bien celui que depuis quelques années M. Moreau prépare lui-même à la manière orientale ; c'est-à-dire, des substances tantôt agréables, tantôt repoussantes au goût, et au milieu desquelles le principe actif est noyé en quelque sorte. Je me trouvai donc entre deux savants conseils, deux soutiens ; le courage ne pouvait me manquer, et d'ailleurs l'essai que fit de mes produits M. Moreau, me donna chaque jour une ardeur nouvelle.

La partie physiologique étant déjà fort avancée par MM. Aubert-Roche et Moreau, la partie chimique devenait la plus intéressante.

Dans l'Inde, et même en Egypte, je tiens ce fait de M. Moreau, les naturels lancent au galop, dans les champs de C. Indica des chevaux à la queue desquels sont attachées des peaux de vache non tannées, qui ramassent une matière gluante dont ces peuples font la base de leurs enivrantes préparations. Ce fut encore pour moi un indice que j'aurais affaire à une résine.

Je commençai mes expériences sur divers échantillons de cannabis, et j'arrivai à ces résultats, savoir :

1° Que la partie active du C. indica est une résine qui, à la dose de 0,05, produit le même effet que 2 grammes *d'extrait pur* de haschisch préparé en France, ou bien 15 ou 20 grammes environ de *dawamesc*.

2° Que le C. sativa de France fournit une résine analogue et bien moins active, *mais active* ;

3° Que du C. sativa, dont les semences venaient d'Italie, mais qui fut récolté en France, donne une résine plus active que la précédente ;

4° Que le principe actif des cannabis réside principalement dans les feuilles de la plante ;

5° Que les C. indica et sativa n'ont pas de caractéres botaniques assez tranchés pour former deux espèces ;

6° Que la thérapeutique doit acquérir la résine des cannabis, attendu que celle-ci peut rendre de grands services à l'art de guérir, dans les mains de médecins habiles et expérimentés.

Tous ces résultats étaient acquis au mois de septembre 1847 ; je les ai communiqués à cette époque à M. Soubeiran et à M. Moreau qui m'engagérent à les publier comme sujet de thèse. Malheureusement ma mauvaise santé m'a forcé à en retarder jusqu'aujourd'hui la publication.

HISTOIRE DU HASCHISCH.

Avant de continuer l'exposé de mon travail, je vais, le plus succinctement possible, faire l'histoire du haschisch ; histoire intéressante et d'ailleurs nécessaire quant à la valeur comparative du haschisch exotique et de celui qui devra seul, à l'avenir, intéresser la médecine. Dans cette partie, je dirai quelques mots des effets généraux du haschisch chez l'homme, à l'état normal.

Haschisch (hachisch, hatchis, hachich) est un mot arabe qui veut dire herbe. Mais les Orientaux ont étendu ce nom à la plante qui fait la base de leurs préparations (comme si cette plante était *l'herbe par excellence*), et à ces compositions elles-mêmes.

De là l'usage de dire *prendre de l'herbe*, *prendre du haschisch*, ou bien *se haschischer*.

Dans plusieurs contrées de l'Asie, sur tous les bazards. on trouve

du haschisch, dont la consommation est considérable. A Alger, où il n'est pas rare, il est cependant fort difficile de s'en procurer.

Busté est le nom arabe de la plante, abstraction faite de ses vertus et de son usage. Pour nous, Européens, haschisch veut aussi dire chanvre indien, et ses préparations; puisqu'en effet c'est le C: indica qui fournit cette substance.

Les effets du haschisch paraissent avoir été connus dans la plus haute antiquité. M. Virey (*Bult. de pharmacie*, 1803), a prouvé que le C: indica était bien le *népenthès* d'Homère. Diodore de Sicile, dit M. Moreau (p. 10), nous apprend que les Egyptiens allèguent différents témoignages du séjour d'Homère parmi eux, mais particulièrement le breuvage qu'il fait donner par Hélène à Télémaque, chez Ménélas, pour lui faire oublier ses maux; car ce népenthès que le poète suppose qu'Hélène a reçu de Polymneste, femme de Thoon, à Thèbes, en Egypte, n'est autre que ce fameux remède usité chez les femmes de Diospolis, et qui a fait dire d'elles qu'elles avaient seules le secret de dissiper la colère et le chagrin.

Mackrisi, l'un des plus célèbres écrivains arabes, attribue à un Ismaélien de Perse, l'introduction en Egypte d'un électuaire préparé avec le chanvre : il dit qu'en l'an 725, il vint au Caire un homme de la secte des Molheds (Ismaéliens de Perse), qui composait le *hachischa* en le mêlant avec du miel auquel il ajoutait de la mandragore sèche, et autres drogues analogues. *Okda* (électuaire) était le nom qu'il donnait à cette composition. Mais cet auteur fait remonter au commencement du VIIe siècle de l'hégire et par conséquent après l'époque de la plus grande puissance des Ismaéliens, et peu avant leur destruction par Holagou, l'origine de la découverte des propriétés enivrantes du haschisch chez les musulmans. Ce secret, concentré un instant parmi les fakirs, disciples du Scheïkl Haïdas fut dévoilé dans l'Irak, en 628, par deux princes souverains, l'un d'Ormuz, l'autre de Bahreïm; il ne parvint donc que plus tard, en Egypte (795); en Syrie et dans l'Asie-Mineure.

Sonnerat paraît être le premier qui en ait apporté de l'Inde, des échantillons en France. Mais ce sont MM. Aubert-Roche et Moreau, qui depuis quelques années ont spécialement fixé l'attention sur cette étonnante substance.

L'ivresse causée par le haschisch jette dans une sorte d'extase analogue à celle que les Orientaux se procurent au moyen de l'opium; souvent même ceux qui ont pris des doses très-élevées de haschisch sont en proie à la démence et au délire.

Napoléon, qui tout en gagnant des batailles et en affranchissant les peuples, songeait au bien-être de ses soldats, défendit sévèrement, lors du séjour de l'armée française en Egypte, la vente et l'usage de ces substances pernicieuses dont l'habitude devient un impérieux besoin pour les Egyptiens.

Dans son voyage en Perse, Olivier dit, que dans les cafés d'Ispahan, on ne distribue autre chose que des pilules d'opium et des boissons préparées avec les feuilles et les sommités de chanvre, ou avec des têtes de pavots. Dans l'après-midi, les cafés et les cabarets sont remplis de gens qui vont s'y distraire, et qui, pendant quelque temps, ne cessent de rire, de folâtrer, de gesticuler; mais, peu à peu, les effets du narcotique se dissipent, et une pâleur extrême, un affaissement prodigieux succèdent à cette espèce de délire. Linné, qui cite le chanvre comme narcotique et *fantastique* (*Amœnit. acad.*, avril, 1762), dit que le *maslac*, *malack* ou *mojusch* des Turcs n'est qu'une préparation faite avec le chanvre, qui jette dans des accès de gaîté ou d'ivresse, et qu'on en compose des trochisques avec de la salive et la poussière des fleurs mâles. Kœmpfer dit que le haschisch est un composé de datura, d'opium (asyoun) et de teriak; de là les noms de *benghie*, *asyouni*, *teriaki*. Il ajoute que dans les Indes-Orientales on prépare avec le chanvre une boisson enivrante très-usitée.

En Perse, on fait une infusion avec les têtes de pavots, les semences

de C. sativa, de chanvre indien et de noix vomique. Lemery ne parle pas du chanvre indien.

Les nègres du Brésil fument le chanvre comme les mahométans de l'Inde et les marrhates; ils en prennent en pilules, en décoction, pour se procurer des rêves agréables qui leur font oublier leur triste condition. Mais ils en usent trop, et tombent, éperdus, dans une espèce de stupeur accompagnée d'accidents nerveux. Dans l'Inde, le délire produit par l'abus du chanvre préparé, c'est-à-dire farci d'excitants et de toxiques, va jusqu'à la fureur et au meurtre (*J. de chim. méd.*, III, 551). Les Hottentots, au dire de Spartmann, ne cultivent le chanvre que pour le fumer, dans la même intention. Ainslie dit qu'on prescrit dans l'Inde les feuilles de chanvre contre la diarrhée, et qu'on emploie son infusion huileuse sur les hémorrhoïdes douloureuses (*mat. ind.*, II, 39).

Dans l'Inde, dit M. Sylvestre de Sacy, on emploie pur le chanvre; la plupart du temps même, on se contente des feuilles que l'on pile dans un mortier de bois avec un peu d'eau; mais on broie encore la graine, les feuilles et l'écorce ensemble. Cependant Chardin affirme qu'on ajoute dans l'Inde, de la noix vomique et des semences de pavots à l'infusion de chanvre. Cette liqueur, qu'on appelle *bueng, haschisch, bang, banghie,* est plus forte et plus enivrante que les autres préparations; on en donne aux jeunes princes du sang lorsqu'on veut les rendre incapables de régner.

Dans l'Inde, disent MM. Mérat et Delens (*Dict. univ. de mat. méd.*, II, p. 68), on incorpore les feuilles de chanvre avec l'opium, l'arec et le sucre. Mais le bueng le plus simple, se prépare, comme le dit M. de Sacy, avec l'écorce, les feuilles et la graine de chanvre.

Les effets du haschisch n'ont aucun rapport avec l'ivresse occasionnée par le vin ou par les liqueurs fortes, et notre langue n'a pas de mot pour l'exprimer. Les Arabes nomment *kief* cet abandon voluptueux, cette sorte de stupeur délicieuse.

La préparation du chanvre la plus usitée et en même temps la plus

active sous un moindre volume, c'est *l'extrait gras*. Ils l'obtiennent, en faisant bouillir les feuilles et les fleurs de la plante avec de l'eau à laquelle ils ont ajouté un peu de beurre frais qui dissout la matière résineuse active. Après réduction jusqu'à consistance syrupeuse, ils passent dans une étamine. Ainsi obtenu, ce produit, par sa couleur verdâtre et sa densité, a le même aspect que le populeum.

On se sert de cet extrait, qui se prend rarement seul, à cause de sa saveur âcre et nauséeuse, pour préparer divers électuaires, des pâtes, des tablettes qu'on aromatise à la vanille, au jasmin, à la rose, ou à la pistache. Le *dawamesc* est la préparation de ce genre que préfèrent les Arabes. Il est assez agréable au goût; sa couleur est brune-verdâtre, ou plutôt douteuse, peu favorable, peu séduisante; il finit par rancir en vieillissant. L'extrait gras, qui n'a pas le sucre pour condiment, rancit à plus forte raison, et devient même repoussant. On a fort bien imaginé de le mettre sous forme de capsules gélatineuses, puisqu'il agit sous un faible volume, et qu'ainsi habillé, on l'avale plus facilement.

Le *madjoun* est un électuaire particulier aux arabes de l'Algérie : c'est un mélange, ainsi que me l'a dit le docteur Foley, médecin de l'hôpital civil d'Alger, de poudre de feuilles, de miel et de beurre, qui ont digéré ensemble, et dont ils font des bols d'environ 8 grammes. Cette préparation grossière répugne fort au goût, et contient encore la poudre qui y est incorporée, comme dans un opiat; aussi je lui préfère le dawamesc, qui, lorsqu'il est frais, se laisse manger, savourer même, comme une excellente confiture; c'est ainsi qu'une dose, à la rose, que me donna M. Moreau, me parut délicieuse.

Les mangeurs de haschisch, car dans ces contrées les naturels en consomment des quantités prodigieuses, préparent encore des tablettes qui ont la forme d'un carré ou d'un losange, et des liqueurs dont la composition varie à l'infini. Les Algériens font une bière de haschich très-enivrante. Dans la Haute-Égypte, on mâche même les feuilles et les semences, à l'instar du tabac, qu'on y mêle, avalant

avec soin le produit, tandis qu'en France, où le goût est plus délicat, cet usage donnerait lieu aux plus graves accidents. Parfois, les Égyptiens réduisent en poudre fine les capsules et les pistils seulement, rejetant les semences. Ils mêlent cette poudre avec une quantité égale de tabac, et ils fument ce mélange dans une espèce de pipe, imitant les pipes à la persane. Ce n'est qu'une noix de coco creusée et remplie d'eau, à travers laquelle on aspire une fumée âcre et enivrante. Cette manière de fumer est un des passe-temps les plus agréables des femmes de l'Égypte méridionale.

Sous le nom de *Ganja*, les Indous emploient le chanvre ordinaire. Ils mêlent ses feuilles au tabac pour le rendre plus enivrant. Les Malais le combinent à leur opium ou malack. Les Hakims ou médecins mahométants prescrivent l'émulsion de ses semences contre la gonorrhée (*J. de Ph.*, t. XIV, p. 513).

Les Algériens fument également les feuilles des cannabis, mais l'indica est réservé aux riches du pays, parce que, jusqu'à ce jour, l'égalité n'existe sur terre qu'en théorie. Mais le haschisch fumé seulement, sans être pris à l'intérieur, ne procure aucune jouissance à nos cerveaux français ; ainsi que M. Moreau, plusieurs élèves en médecine, en pharmacie et moi nous nous en sommes assurés. On vend à Alger et dans plusieurs autres ports de la Méditerranée, de petites pipes fort originales et spéciales au haschisch, auquel, je le répète, les Arabes ajoutent du tabac.

HISTOIRE DES HASCHASCHINS (Haschischins).

Ce nom s'applique aux sectes suivantes : (Nazzariens, Fatémites ou Bathémiens d'Égypte ; Karmates ; Nosaïris ; Druzes ; Ismaëliens de Perse (Molheds ou impies) ; Ismaliens de Syrie ou Haschaschins proprement dits). Les historiens et les antiquaires se sont épuisés en conjectures pour découvrir l'étymologie de ce mot, qu'on a écrit aussi *assessini*, *assassini*, *assissini* et *heissessini*. Je citerai Falconet, Ferrari, Volney, Renaudot, Benjamin de Tudèle, Arnold de Lubeck, sir John Malcolm, Etienne Lemoine, Hyde Ménage, etc. Des efforts de ces écrivains, il résulte que *assassins* vient de *sachs*, roi des rois ; *sahs*, coutelas ; *hassa*, tuer, exterminer ; *hasasa*, ville de Mésopotamie ; *sikkin*, couteau, ou nom d'homme ; *hassan*, chef des assassins ; *assissa*, forteresse ; *assessa*, jardin enfin, de *haschisch*, chanvre indien. Selon Hammer, cette dernière opinion est la plus vraisemblable (*Mém. de l'acad. des inscrip.*, t. XVII, p. 150 et suiv.)

Depuis que le monde existe, ou du moins depuis qu'on écrit l'histoire, un des événements les plus curieux et les plus extraordinaires est assurément l'existence et la puissance de l'ordre des assassins, de cet ordre redouté de tous les peuples, qui imposait à ses membres une soumission inconnue jusqu'alors aux maîtres de l'Orient. En effet, cette société d'absolutistes forcenés et d'exécuteurs serviles prétendait fortifier les symboles, assainir les mœurs alors qu'elle souillait la morale et la religion, et menaçait de l'épée de Damoclès la tête des Soudans. Tout-puissants pendant deux siècles, les assassins furent enfin exterminés par Holagou, et disparurent vers la décadence du khalifat qu'ils avaient juré de détruire, parce qu'il était le centre de toute autorité spirituelle et séculière.

Cet ordre célèbre, réellement militaire et religieux, comme celui

des Templiers et des chevaliers Teutoniques, était dirigé aussi par un grand-maître, nommé le *Scheik-el Jebel*, ou par corruption le *vieux de la montagne*. Ce chef résidait à Alamont, château fort dont il s'était emparé, dans le nord de la Perse. De là, il imprimait un mouvement uniforme à ses nombreux disciples, et faisait trembler sur leur trône les plus puissants monarques. Comme dans toutes les sociétés secrètes du moyen-âge, les nombres mystiques jouaient un grand rôle, et les nouveaux prosélytes n'étaient admis qu'après une infinité de formules analogues à celles de la franc-maçonnerie, dont, au moins, les affiliations sont inoffensives et très-philanthropiques. Hassan, l'un des plus fameux de ces chefs, après de périlleuses prédications, créa les *Fédavis*, fanatiques subalternes ou dévoués, qu'on maintenait avec soin dans l'ignorance de la doctrine secrète, et dont on pourrait dire avec Tacite: « *Omnia serviliter pro dominatione.* » Vêtus de blanc, ils portaient un bonnet ou une ceinture rouge, et armés du poignard, ils obéissaient aveuglément au grand-maître, qui promettait le Paradis à ces mangeurs de harschisch renforcés. En effet, sous l'influence du charme, ils voyaient s'ouvrir devant eux les portes du ciel, où ils allaient habiter un palais de cristal ou d'ivoire. D'esclaves se voyant devenir sultans, parmi des houris aux yeux noirs et lascifs, on conçoit leur abnégation, leur mépris de la vie et leur soumission aux impostures d'Hassan. De nos jours, une corporation fameuse pratique encore, avec plus d'art, partant plus de perfidie, ce genre de charlatanisme vis-à-vis des gens assez peu éclairés ou assez faibles pour écouter leurs ruses et leurs sourdes insinuations, leurs pensées abjectes et désorganisatrices, dont l'envahissement n'est plus à craindre heureusement pour nos sociétés modernes.

Je vais essayer de donner une idée du raffinement qu'employait, pour faire exécuter ses barbares arrêts, le chef des haschaschins, qui se disait prophète et compagnon de Mahomet.

Au centre de leur territoire, en Perse et en Syrie, à Alamont et à

Masziat, d'après le voyageur vénitien Marco-Paolo, on voyait des vallées riches et fertiles dont l'une située entre deux montagnes. Là, dans des jardins délicieux entourés de murs, et où l'on pouvait satisfaire les caprices les plus exigeants des sens et de l'imagination, étaient des parterres de fleurs, des allées d'arbres fruitiers, sillonnées par des canaux qui serpentaient aussi au travers de pelouses ombragées et de prairies verdoyantes d'où jaillissaient avec harmonie des sources d'eau vive. Puis des bosquets de pampre, des groupes gracieux de rosiers rivalisaient avec le luxe asiatique dans d'élégants kiosques de porcelaine ou de somptueux salons. Bientôt apparaissaient de tendres garçons et de charmantes et agaçantes jeunes filles vêtues d'or et de soie. Ils servaient aux adeptes, dans des vases d'argent, d'or ou de cristal, des boissons délicieuses. Aux accords ravissants des oiseaux, à des voix mélodieuses, se mêlaient les soupirs saccadés, tristes et animés de la harpe, et le doux murmure des ruisseaux. — Comment résister à tant de séductions ! Il fallait absolument passer du paradis terrestre dans le paradis céleste. — C'était la guerre des Dieux ! Aussi le chef saisissait-il le moment propice pour lancer ses fédavis ou sectaires, qui volaient à la mort avec délices, d'autant plus qu'en cet état ils étaient loin de ressembler aux sages de l'ancienne Grèce.

Je ne suis pas de l'avis d'Hammer, qui compare leur fanatisme à celui des Spartiates, stimulés par le patriotisme autant que par leur attachement à leurs généreux chefs. Je ne puis résister au désir de citer quelques lignes d'une traduction de Marc Paul, dont le style est si naïf et si original, et qu'on appelle, peut-être à tort, l'Hérodote du moyen-âge :

« Le viel était appelé en leur lengagès Alaodin. Il avait fait fer entre deux montagnes en une vale le plus grand jardin et les plus biaus ke jamès fut veu. Il hia de tous buens fruits dou monde, les plus belles maizonz et les plus biaux palais que unques fussent veu : car ils estaient dorés et portrait de toutes les belles coses dou monde.

Et encore hi avait fait fer conduit que par tel corait vin et por tel lait et por tel mel et portel eive. Il hi avait dames et damesseles les plus bielles dou monde, lesquelz sevent soner de tuit enstruments et chantent et calorent miaus que autres femes et fasait le vielz entendre à sez homes que cel jardin estait paraïs et por ce l'avait faite en tel mainere que Maomet ne fist entendre à les Saraïn que celz que vont en paraïs hi aront belles femmes tant quant il voudrent à voluntés et qui hi treverent flum de vin et de mel et d'eive, et por ce avait fait fer cel jardin semblable au Paraïs que Maomet avait dit à Saraïn et les Saraïn de cette contrée croient voirement que cel jardin soit paraïs. » (Ch. XLI, p. 38.)

En terminant l'histoire abrégée des Haschaschins, je rappelle que la fable prend sa source dans l'Orient, dont les allégories séduisent souvent les historiens, qui se laissent aller à dénaturer ou exagerer les faits. On peut se permettre de douter que ces fameux jardins, ces vaporeuses oasis fussent aussi confortablement établis, d'autant plus que c'est sur la foi du récit d'autrui que Marc Paul fonde le sien. Malgré l'inépuisable et riche fertilité du sol, et malgré la partialité même? de l'astre éblouissant qui semble prodiguer ses faveurs à ces splendides contrées, en sortant, frais et reposé, de « sa couche nuptiale », des ruisseaux d'ambroisie, de miel et de parfums enivrants, ne s'improvisent pas ainsi.

Dans le *Journal asiatique*, t. IV, année 1824, se trouvent de saines et savantes réflexions de M. Sacy sur l'initiation à la secte des Ismaéliens.

Quoiqu'il en soit des Haschischins, dont les Européens ont emprunté le mot pour exprimer la scélératesse, l'Orient, chérissant la liberté autant que la libéralité, a toujours sympathisé avec les héros. Rien n'égale son amour pour les grands poètes. Si l'époque des Haschischins est une tache à la mémoire des peuples de ces contrées, ils auront toujours la gloire d'avoir été le berceau de l'humanité, et

ils n'ont rien à envier à leurs voisins, qui ont aussi leurs laideurs et leurs beautés. Si le Koran est le miroir de l'Islamisme, l'Evangile est celui du Catholicisme, et la puissance et la jalousie de ces deux religions font qu'elles ne peuvent ni se craindre ni se détruire.

Je passe actuellement aux effets généraux du haschisch exotique sur l'économie animale. Ils diffèrent de ceux que cause, soit l'extrait gras préparé en France, soit la résine sous une forme quelconque, en ce qu'ils donnent lieu presque toujours à des accidents tétaniques produits par la noix vomique qui y est mélangée. On conçoit de suite combien il importe de ne pas introduire dans la thérapeutique des préparations suspectes, comme je l'ai dit, mal connues, où figurent encore les cantharides, l'opium, le poivre, la muscade, la cannelle, le gingembre, etc.

Laissons l'abus de ces excitants pernicieux aux appétits orientaux, mais la médecine doit accepter avec empressement le haschisch pur, en cherchant à naturaliser le chanvre indien parmi nous, sans préjudice du C. sativa, moins actif, mais actif et précieux, car ces substances peuvent rendre de grands services à l'humanité.

EFFETS GÉNÉRAUX DU HASCHISCH.

M. Aubert-Roche les résume ainsi :

« Les premiers effets sont un plaisir extrême qu'on trouve à s'étendre sur un divan, à fumer et à prendre du café, un dégoût pour toute espèce de mouvement; puis les paupières se contractent comme si la lumière faisait mal. Les idées les plus bizarres commencent à surgir, viennent les gros rêves, les extravagances, soit en paroles, soit en actions; les Arabes nomment ces derniers effets : *fantasia*, Au milieu de tout cela la faim; mais une faim presque canine; le vin répugne (1).

(1) J'ai remarqué le contraire. E. D. D^{r}.

A table, les effets vont en augmentant, cessent peu à peu, et tout se termine par un sommeil doux et rempli de songes agréables. Une chose digne de remarquer, c'est que cette substance ne cause aucun mal de tête, ne gêne nullement la respiration, n'augmente pas la circulation, et ne laisse après elle aucune fatigue. L'effet sur le système nerveux est donc un effet doux (1), bien caractérisé dans son action par la faim qu'il fait naître, par la bizarrerie et la rapidité des idées et le combat continuel du moi avec l'instinct. » (De la peste ou typhus d'Orient, p. 217.)

En 1841, dans son travail sur le traitement des hallucinations par le datura stramonium, M. Moreau parle déjà des effets physiologiques du haschisch, mais depuis, en 1845, il a publié un livre qui a fait grande sensation dans le monde médical et littéraire :

Du haschisch et de l'aliénation mentale, études psychologiques.

Plus loin, je donnerai mes propres observations, consignées avant que je connusse celles de MM. Aubert-Roche et Moreau, et l'on verra qu'elles s'accordent souvent avec les leurs. Je raconterai sommairement plusieurs fantasias que j'ai observées sur des aliénés, sur quelques-uns de mes collègues, sur les animaux et sur moi-même.

Car, comme le dit avec raison M. Moreau, dans son livre, p. 4 :

« L'observation en pareil cas, lorsqu'elle s'exerce sur d'autres que » nous-mêmes, n'atteint que des apparences qui n'apprennent absolument rien, ou peuvent faire tomber dans les plus grossières erreurs. L'expérience personnelle est ici le *critérium* de la vérité. Je » conteste à quiconque le droit de parler des effets du hascisch, s'il » ne parle en son nom propre, et s'il n'a été à même de les apprécier » par un usage suffisamment répété. »

---

(1) Doux si la dose est légère et si la personne est bien disposée ; violent si le contraire existe.
E.-D. D^re.

EXPÉRIENCES DE LABORATOIRE.

M. Soubeiran a bien voulu me les faciliter.

J'ai opéré : 1° Sur le C : indica envoyé d'Alger (plante entière dont j'enlevai les racines, les tiges et les semences) et sur la poudre à fumer, de même provenance;

2° Sur du C : indica que j'ai récolté à Bicêtre, qui provenait des semences que m'avait données M. Germelle, jardinier en chef de l'école de pharmacie;

3° Sur du C: indica que j'ai récolté au jardin de la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris, et dont les semences provenaient de la plante envoyée d'Alger;

4° Sur divers échantillons de C : Sativa, de Bourgogne;

5° Enfin, sur du C: sativa récolté à Ivry, par M. Moreau, et dont les semences lui avaient été envoyées d'Italie.

1° J'ai pris 100 grammes de feuilles sèches de C : indica d'Alger (envoi du docteur Foley). Après les avoir réduites en poudre grossière, je les ai traitées dans un ballon, au bain de sable, par 500 grammes d'alcool à 34° (80 c.) pendant trois heures, agitant de temps à autre. La chaleur était de 75°, inférieure à celle de l'ébullition de ce menstruc, afin d'en empêcher le plus possible la déperdition. Puis, après avoir laissé digérer à l'étuve jusqu'au lendemain, je filtrai, après expression dans un linge, et j'obtins un alcoolé d'une couleur vert-pré foncé magnifique, dont je mis le 1/3 de côté pour l'expérimenter comme teinture.

2° Afin que la matière restée sur le filtre fût bien épuisée, je lui fis subir deux nouvelles digestions successives qui me fournirent un pro-

duit vert très-clair, que je réunis aux deux tiers restant de la première digestion. La matière, cette fois, était parfaitement épuisée de ses principes solubles, chlorophylle et matière résineuse, et j'aurais pu, à la rigueur, me contenter d'une seule digestion;

3° Divisant alors en trois parties ce dernier produit, résultat des dernières digestions auxquelles étaient joints les deux tiers de la première, j'en évaporai la première partie au bain-marie d'étain, après avoir retiré par la distillation le plus d'alcool possible, et j'obtins 4 grammes d'extrait alcoolique;

4° Les deux parties restantes furent aussi amenées à l'état d'extrait alcoolique; son poids était de 8 grammes 5 décigrammes que je repris par quelques gouttes d'alcool à 88 c., puis par l'eau distillée froide pour précipiter la résine que je séparai par décantation, et par le filtre, Ensuite, je la fis dissoudre dans un peu d'alcool, afin de l'amener, par évaporation douce, à l'étuve, à une consistance homogène. — Cette dernière opération me donna 4 grammes... d'une résine assez semblable à l'extrait alcoolique, mais plus active, nécessairement, puisque l'eau ajoutée avait eu pour effet de séparer les matières solubles dans l'eau;

5° Ces matières en dissolution dans l'eau distillée donnèrent à l'évaporation 4 grammes d'un extrait que je supposais inerte avec raison, et qui n'était autre que de la matière extractire;

6° Enfin, le résidu de la poudre épuisé par l'alcool, fut traité alors par ébullition aubain-marie, dans l'eau distillée, et m'a donné 19 grammes d'un extrait d'un brun rougeâtre, très-amer, et que je supposai à plus forte raison inerte, n'étant guère composé que d'extractif oxygéné (apothême de Berzélius).

Ainsi, d'après les opérations précédentes, 100 grammes de feuilles de C: indica (envoi d'Alger) m'ont fourni 18 grammes extrait alcoolique; dédoublé en 9 grammes de résine et 9 grammes d'extrait aqueux.

C'est-à-dire que le C. indica d'Alger m'a fourni 9 pour 100 de résine.

Cette expérience, recommencée une seconde et une troisième fois sur de nouvelles feuilles de même origine, m'a donné à peu près les mêmes résultats, c'est-à-dire entre 9 à 10 parties pour 100 de résine; d'où je conclus que le C: indica a abandonné à l'eau et à l'alcool 18 à 20 parties environ pour 100 de principes solubles.

Pour ne pas travailler inutilement, alors que j'avais un but bien arrêté, celui de fixer l'attention des chimistes sur le Haschisch, je donnai à M. Moreau une partie de mes produits à essayer. J'expérimentai avec le reste sur moi-même. Nous pûmes ainsi nous assurer de leur valeur relative, facile à prévoir, du reste, ainsi que je l'ai dit en commençant cette étude. M. Moreau fut vraiment *enchanté* de voir que 10 et même 5 centigr., selon les tempéraments, de résine de Haschisch, ou *Cannabine*, retirée du C: indica d'Alger et que je lui avais préparée, produisissent les mêmes effets que 2 grammes d'extrait gras ou 15 à 30 grammes de dawamesc.

En effet, il est plus aisé de prendre ou de prescrire une pilule argentée ou dorée, qui passe sans qu'on s'en doute, qu'une préparation le plus souvent rance et repoussante, ou bien une masse d'électuaire suspect.

L'extrait alcoolique directement obtenu, qui est à la résine comme 2 est à 1, quant à son activité médicale, peut donc aussi être employé avantageusement; aussi bien que l'alcoolé, dont 3 grammes 12 centigrammes représentent 0,062 milligrammes de résine ou 0,06 centigrammes environ.

Le moment de récolter le C. indica que j'avais semé tant à Bicêtre qu'à Paris étant arrivé, j'ai dû chercher à en obtenir de la résine. Dès lors, et par la suite, je me suis servi du bain-marie d'étain couvert, comme plus commode pour les digestions, et la chaleur ne dépassa jamais 75°.

En conséquence, j'ai recommencé les manipulations précédentes, et j'ai trouvé le produit encore énergique, mais moins que celui qui provenait de l'indica reçu d'Alger, et en quantité moitié moins forte. De plus, j'ai préparé des hydrolats recohobés et des alcoolats, pour savoir si la distillation entraînerait quelques principes actifs volatils et solubles dans l'un ou dans l'autre de ces liquides; mais ces produits sont complétement inactifs. J'ai bu, pendant un repas, 1000 grammes d'hydrolat de chanvre indien, sans éprouver rien de particulier. 100 grammes d'alcoolat transformés en liqueur, n'ont pas agi davantage.

J'ai répété ensuite ces expériences (recherches de la résine et usage des produits) sur le C : sativa d'Italie récolté dans la propriété de MM. Moreau et Baillarger, à Ivry. Je puis affirmer que la résine que j'en ai retirée est active, mais il faut en porter la dose à 3 ou 4 décigrammes pour avoir des effets marqués. Mais je ne pense pas qu'en augmentant encore la dose, on obtiendrait des phénomènes aussi étonnants qu'en fait naître dans l'économie le C : indica. N'ayant pas, faute d'une assez grande quantité de feuilles, multiplié mes essais sur les Cannabis autant que je l'aurais désiré, je n'en établirai pas, comparativement la valeur, d'une manière positive. Il est possible, probable même, que les semences de ce C : sativa d'Italie donneront cette année une plante dont la résine sera moins active que celle de 1847, le soleil de France, et non celui d'Italie, ayant mûri les graines. Le C : sativa de Bourgogne m'a fourni une résine encore moins active que le C: sativa d'Italie récolté à Ivry, et il faut en prendre de 0,5 à 1 gramme, selon les tempéraments, pour sentir quelqu'effet intéressant. Mais ni l'un ni l'autre ne me paraissent influencer le système nerveux d'une manière aussi fantastique que le C : indica.

Nota. — Ce que j'ai fait pour un Cannabis, je l'ai fait pour l'autre, et quant à l'usage, je puis dire que j'ai avalé des centaines de pilules, et de tous mes produits, comme une vraie machine à l'épreuve. Mais

je dois à la vérité de dire que je fus parfois téméraire, car je n'ai pas l'estomac ni le système nerveux des canards de Vaucanson. Mais je n'eus d'autre but que de chercher à connaître les effets de ce singulier Haschisch, afin d'engager les maîtres de l'art à s'en occuper plus sérieusement.

L'essentiel était résolu, puisque l'obtention du principe actif ou suffisamment actif est extrêmement simple.

Voici les propriétés physiques et chimiques de la résine que j'ai préparée : elle est d'un vert brunâtre foncé, d'une odeur aromatique et nauséeuse; d'une saveur poivrée, âcre et tenace; soluble à froid, dans l'alcool et l'éther, les huiles fixes et volatiles; insoluble dans l'eau. Quoique assez homogène, elle offre, lorsqu'elle est étalée dans une capsule de porcelaine, alors qu'elle est encore chaude, de petites agglomérations terminées en pointe, et qui semblent annoncer la présence d'un corps gras ? Elle paraît contenir encore de la chlorophylle et de la matière colorante, ce qui n'est pas surprenant pour la chlorophylle, parfaitement soluble dans l'alcool.

On sait que dans les végétaux, les résines sont tenues en dissolution, le plus souvent par une huile essentielle qui, étant soustraite dans les laboratoires, nous les offre à l'état solide. Il serait intéressant d'amener jusque là la résine des Cannabis.

Je n'ai pas même pensé à analyser la résine des Cannabis, me rappelant la facile altération au feu des résines qui sont très-carburées et par conséquent très-combustibles. Ces opérations délicates ne sont en général bien faites que par nos maîtres, et en outre, je n'avais pas la prétention que mon produit fût bien défini.

D'ailleurs, la résine des Cannabis me paraît être, ainsi obtenue, un produit complexe que je range dans la section des résines molles, âcres. (4me section de la classification établie par M. Soubeiran, dans son excellent traité de pharmacie).

Malgré cela, j'avais pensé que peut être on l'obtiendrait incolore et cristallisée, par un procédé analogue à celui qu'emploie M. Poutet, pour préparer le cubébin de M. Soubeiran.

Ce bienveillant soutien m'engageait à continuer mes recherches lorsque voulant m'informer si quelqu'un s'occupait du même sujet, je lus dans le Journal de Pharmacie que T. et H. Smith d'Edimbourg, avaient obtenu aussi une résine du C. indica. Leur procédé n'étant pas publié en France, je priai M. Pelletier, membre de la société de pharmacie de Paris, et fabricant de produits chimiques, de vouloir bien me traduire en français la note du journal anglais, et c'est ce qu'il fit avec une obligeance extrême. Je me promis aussitôt de répéter les opérations de MM. Smith, de même que celles sur la même substance de M. Andrew Robertson, professeur au collége de médecine de Calcutta, car la résine des premiers paraît plus chimiquement pure que la mienne, qui contient quelques traces de matière colorante, de chlorophylle et d'un corps gras.

Mes expériences étaient commencées à la pharmacie centrale, lorsque je tombai gravement malade. J'avais sacrifié beaucoup de temps et j'avais épuisé ma provision de chanvre indien récolté en France; il m'est impossible de continuer avant une nouvelle récolte.

Néanmoins je vais parler du procédé des chimistes anglais, afin de faciliter les recherches de ceux qui voudront étudier cette intéressante résine, au point de vue chimique.

PROCÉDÉ DE MM. SMITH. — Après avoir concassé la plante, on la met à digérer à plusieurs reprises avec de l'eau tiède, exprimant à chaque fois, jusqu'à ce que l'eau sorte incolore. Puis on la met macérer avec une solution de carbonate de soude cristallisé dont la quantité soit égale à la moitié du poids de la plante sèche. Au bout de 2 ou 3 jours on décante, et l'on met la plante en presse. Ensuite on

la lave avec de l'eau jusqu'à ce que celle-ci sorte presqu'incolore, afin d'enlever, disent MM. Smith, une matière brune, et un acide gras inerte qu'on peut séparer du liquide alcalin filtré, par l'addition d'un acide.

On sèche bien la plante, qu'on met macérer avec de l'alcool rectifié; on filtre et l'on ajoute au produit du lait de chaux en crême, dans la proportion de 30 grammes de protoxyde de calcium pour 500 grammes de la plante

La chaux s'empare de la chlorophylle et de l'acide gras qui avaient échappé à l'action de la soude. On filtre, et l'on ajoute à la liqueur filtrée, un léger excès d'acide sulfurique qui précipite la chaux qui y était dissoute. On agite le tout avec une petite quantité de charbon animal, puis on filtre de nouveau.

La liqueur filtrée est distillée afin de soustraire le plus d'alcool possible. Le résidu est placé dans une capsule avec 3 ou 4 fois son volume d'eau. Par l'évaporation, ce qui restait d'alcool est chassé, et la résine se précipite au fond du vase. Le liquide surnageant est décanté et la resine lavée à l'eau froide jusqu'à ce que celle-ci cesse d'acquérir une saveur âcre ou amère.

Enfin on sèche la résine, soit spontanément, soit à l'aide de la chaleur du bain-marie.

Voici les caractères que MM. Smith donnent à leur résine : elle est brune en masse, d'une couleur claire en pellicules minces; chauffée sur une lame de platine, elle se liquéfie, prend feu, et brûle avec une flamme blanche sans laisser de résidu. 0,05 centigrammes produisent une intoxication complète. A ce sujet, je dirai que le *Journal de Chimie médicale* a traduit le mot anglais intoxication : empoisonnement. Or, intoxication qui est aussi français, est presque synonyme de transport, énivrement, et non pas d'empoisonnement. Je fais cette réflexion parce que MM. Smith comparent à la morphine, la cannabine dont l'une des propriétés est d'être hypnotique il est vrai, mais

non comme ils l'ajoutent, un calmant du système nerveux qu'elle excite et stupéfie tour à tour au lieu de le calmer.

Le procédé de MM. Smith, s'il donne une résine sèche, ce qu'ils ne disent pas d'une manière claire, est avantageux en ce qu'à l'état de siccité une résine se prête mieux aux combinaisons de l'officine et aux prescriptions du médecin. Mais il est très-long et très-compliqué, et je lui préfère le suivant qui, est assez simple, et ne fournit toutefois qu'un *extrait alcoolique*, au lieu de résine.

PROCÉDÉ DE M ANDREW ROBERTSON. —C'est encore à l'obligeance de M. Pelletier que je dois de le connaître. Le professeur de Calcutta se sert d'un appareil qui n'est autre (disposé d'une façon particulière) que celui inventé por le chimiste français Duportal, pour la préparation des hydrolats.

On sait qu'au moyen de cet appareil les plantes ne peuvent être soumises à une chaleur de plus de 100 degrés, et que par conséquent elles ne peuvent être altérées par la flamme du fourneau, dont elles sont isolées.

M. Robertson remplit d'alcool un petit alambic dont le conduit est engagé dans la paroi d'un baril garni de la plante. A mesure que l'alcool se vaporise, il arrive en vapeur, sur la plante, à la température de l'alcool bouillant (78°). Au fond du baril est adapté un serpentin en verre où se condense la vapeur d'alcool.

On voit d'abord couler une matière épaisse, puis une liqueur brune, contenant peu de résine et beaucoup de matière extractive. A ce moment, il substitue dans l'alambic de l'eau à l'alcool; la vapeur d'eau produite chasse l'alcool contenu dans la plante. Lorsqu'on ne recueille plus d'alcool, la liqueur alcoolique est distillée pour en séparer l'alcool et recueillir le résidu de la distillation qui est l'extrait de chanvre.

Le procédé précédent est assez bon en ce que la plante est isolée

du foyer et que les vapeurs d'alcool sont recueillies ; mais il nécessite un appareil particulier que n'ont pas les pharmaciens. On pourrait lui substituer l'appareil de Soubeiran pour les eaux distillées, et qui est fort commode et très-avantageux, mais on n'obtiendrait toujours, en suivant le modus faciendi de M. Robertson, qu'un extrait et non une résine.

PROCÉDÉ DE M. O'SHAUGHNESSY. — M. Robertson dit que le docteur O'Shaughnessy prépare un extrait en faisant agir dans la marmite à Papin, l'alcool sur la plante, à la température de l'ébullition, mais que l'extrait ainsi obtenu est brun, tandis que celui résultant du procédé décrit ci-dessus est d'un vert foncé. Il ajoute que des essais faits à l'hôpital de Calcutta, ont démontré que le sien est six fois plus actif que celui docteur O'Shanghuessy. Je m'étonne pas, d'après le mode opératoire, que ce dernier extrait soit d'une couleur noire, et qu'il soit peu actif, puisqu'il a subi une chaleur beaucoup trop forte et qu'ainsi altéré, il doit contenir une grande quantité d'apothême.

M. Ebriard, pharmacien de Paris, a préparé un extrait de C. Indica à l'aide de l'alcool et de l'évaporation dans le vide. Mais comme le fait remarquer avec raison M. Soubeiran dans son *Traité de Pharmacie*, le vide ne peut pas être admis pour préparer les extraits des officines, l'appareil de Barry n'étant pas à la portée de tous les pharmaciens.

Enfin M. Cloës pharmacien, a préparé en 1841, à Bicêtre, des extraits de C. sativa recolté par M. le docteur Moreau, qui en prépara aussi, à la façon des arabes, un extrait gras. A la dose de 1 à 30 et 40 grm., ces MM. n'ont éprouvé de ces préparations, aucun effet sensible ; c'est certainement parce que le principe actif était trop étendu.

Conclusion. De tous les moyens de préparer la résine du C : indica, je préfère celui dont je me suis servi, non parce que je l'ai employé, mais parce qu'en réalité il est le plus simple de tous et fournit d'ailleurs un produit très-actif à la dose de 5 centigrammes, et dont

j'ai obtenu une fois plus que MM. Smith. L'extrait alcoolique, préparé aussi comme je l'ai dit, est encore une fort bonne préparation, et on pourrait même, à la rigueur, l'adopter comme suffisant pour servir de base aux formules médicinales.

Quant à la quantité de résine obtenue, elle est de 9 à 10 °[o, c'est-à-dire plus forte que celle obtenue par MM. Smith qui annonce 6 à 7 °[o, et qui ont opéré sur du C: indica récolté sans doute en Angleterre.

Or, l'Inde est la mère-patrie de ce végétal, et le soleil d'Afrique lui convient aussi parfaitement; aussi la plante y est elle plus riche en parties résineuses.

Je me suis assuré que la résine représente toute la substance active de la plante en mangeant une quantité de plante équivalente à une dose de résine; l'estomac a été le laboratoire ou s'est faite la séparation des produits.

HISTOIRE DU CANNABIS SATIVA.

(Chanvre d'Europe).

Le chanvre ne fut connu en Europe, où il est aujourd'hui parfaitement naturalisé, que vers la fin du xv[e] siècle. Toute la toile employée jusque là était de lin ou de coton.

CARACTÈRES BOTANIQUES DES CANNABIS : Cette plante annuelle, originaire des régions orientales de l'ancien continent, croît à la hauteur de 1 mètre 30 à 2 mètres 60 centimètres; mais en Touraine, elle atteint parfois jusqu'à 4 mètres. Elle est de la classe des

urticées de Jussieu et de la pentandrie dyginie de Linné, ou cannabinées des botanistes modernes (1).

Sa tige est droite, carrée, unique, velue, rude, creuse au dedans ou fistulée, couverte d'une écorce filamenteuse. Les feuilles opposées, pétiolées, sont disposée en main ouverte, divisée en 5 ou 7 folioles, étroites, pointues, dentées en scie.

Le chanvre (on disait autrefois la chanvre) est dioïque, c'est-à-dire que les fleurs mâles sont séparées des femelles sur des pieds différents. Les racines sont simples, fusiformes, ligneuses, blanches, garnies de quelques fibres. Les tiges mâles sont généralement plus grêles, moins hautes, et jaunissent plus tôt que les femelles; aussi les cultivateurs, par une erreur fondée sur la notion de la force des êtres du genre masculin, sont-ils dans l'usage de donner le nom de *chanvre mâle* à la tige femelle, qui est plus vigoureuse, quoiqu'elle porte les graines. Les unes et les autres fournissent les filaments textiles dont on prépare la filasse. Lemery rapporte que le chanvre mâle est le *c. major* de (Targ.) ou *c. sœcunda* (Dod). Il est assez étonnant qu'il dise d'abord que le chanvre mâle est fécond (puisque c'est le contraire), et qu'il ne porte pas de fleurs, puisque les deux sexes en portent. Aussi dit-il que le c. femelle est le *c. sterilis* (Dod. cam.); *c. fœmina*, *c. erratica* (C. b.). — Il ajoute qu'il y a aussi un chanvre sauvage femelle qui croît vers les marais et qu'il appelle *c. paludosa*, *sylvestris* (Ad. lib.) (*Traité universel des drogues simples*, p. 177). Les fleurs mâles dont le périgone est quinquéfide, sont d'une couleur verdâtre et disposées en

(1) Le C: indica ne me paraît être qu'une variété de notre chanvre commun, quoi qu'en dise M. de Lamark qui voit au premier une organisation de tissu différente, et refuse au C: sativa l'ivresse, même moindre du haschisch. J'ai observé avec attention ces deux cannabis, dans tous leurs développements, et j'ai remarqué seulement que le chanvre indien est moins élevé, d'un vert plus foncé, plus glauque; ses folioles sont plus étroites et dentelées un plus grand nombre de fois, et si son activité est plus prononcée, il faut l'attribuer à son climat, car j'affirme l'activité, mais l'activité moindre du C: sativa.

petites grappes lâches dans les aisselles des feuilles supérieures. Dans les fleurs femelles, le périgone est fendu d'un côté dans toute sa longueur; elles sont également axillaires, mais presque sessiles, peu apparentes, et seulement remarquables par leurs deux styles velus à deux stygmates. Elles ont 5 étamines à filets courts; les anthères sont oblongues. L'ovaire est unique. Le fruit est une capsule crustacée, bivalve, presque globuleuse (akène), recouverte par le périgone. Toute la plante exhale une odeur forte et vireuse ; les feuilles sont amères et âpres au goût. — Le chanvre mérite l'attention des chimistes et des médecins : on n'a guère employé jusqu'à présent que les semences qui sont huileuses, émulsives et sédatives. Ces semences contiennent abondamment un principe farineux , imprégné d'une assez grande quantité d'huile grasse , bonne à brûler. De temps immémorial, les Polonais préparent du gruau avec la farine du chanvre, et ils en mangent impunément une grande quantité. Le pain de pâte de farine de chanvre fournit une bonne nourriture aux moutons, s'il n'en mangent pas en trop grande quantité. On a cru que les oiseaux nourris en cage avec ces semences étaient plus lubriques ; il se pourrait que celles du c. indica produisissent cet effet. Swédiaur les recommande pour la période inflammatoire de la blennorhagie. M. Gilibert (*Démonst. de bot.*, III, 218), dit que l'eau dans laquelle on a fait macérer les tiges de chanvre est fétide et dangereuse à boire.

Mon aïeul paternel, le docteur DeCourtive, employait avec succès les feuilles, en cataplasme résolutif, sur les tumeurs froides. M. Parent-Duchâtelet, dans son mémoire intitulé : Rouissage du chanvre sous le rapport de l'hygiène publique (Ann. d'hyg., 1832), cite une note de M. Andral sur l'usage de l'eau chanvrée ; la voici : « J'ai administré l'eau chanvrée à 17 malades atteints d'affections diverses, dont aucun n'avait de fièvre, et chez lesquels les voies digestives étaient saines. Tous ont pris *impunément* cette boisson ; l'estomac n'a pas ressenti la moindre trace d'irritation, et aucun accident nerveux ne

s'est manifesté... » — Cette opinion ne s'accorde pas avec celle de M. Gilibert qui a été incommodé de l'usage du chanvre en infusion ; mais ici il s'agit du chanvre en macération fétide, analogue à celle des routoirs, et peut-être alors le principe stimulant et narcotique est-il détruit par la putréfaction de l'eau ? = Je dois dire que l'infusion de chanvre n'est pas fétide, comme le dit M. Gilibert ; elle n'a que l'odeur herbacée des végétaux en général et du chanvre en particulier. Si l'infusion dure trop longtemps, alors c'est une macération, qui, prolongée, devient en effet d'une fétidité repoussante, ainsi qu'il est arrivé, lorsque, quittant le lit, je visitai mes expériences inachevées, et qui consistaient dans la répétition du procédé de MM. Smith pour préparer la résine du C. indica.

Fourcroy, dans sa traduction de Ramazzini des maladies des artisans, cite pour appuyer ce qu'il a avancé des effets nuisibles du chanvre en rouissage, ce passage d'Amatus Lusitanus : « Un paysan qui avait étalé du chanvre puant, enfla de tout le corps ; on le traita comme s'il eût été empoisonné et il guérit.

Morgagni et Ramazzini pensent que les maladies des ouvriers qui préparent la filasse ne doivent point être attribuées aux émanations délétères du chanvre, mais qu'elles sont causées par la poussière contenue dans l'atmosphère qu'ils respirent en pratiquant cette opération. On sait, dit M. le professeur Achille Richard (*Dict. des sciences méd.*, p. 261, t. VII) que le rouissage du chanvre fait périr le poisson dans les eaux stagnantes ; mais ce savant s'est assuré que ces effets sont faibles dans les eaux vives et courantes. Comment concevoir, dit-il, les administrateurs des eaux et forêts, qui défendent, dans le prétendu intérêt des pêcheurs, le rouissage dans les fleuves, et le permettent dans les marais (marécages).

En effet, c'est dans ces réservoirs que les poissons se réfugient à la suite d'inondations, et contribuent à repeupler les rivières, quand de nouvelles inondations font rentrer les poissons dans les fleuves. Une

autre considération beaucoup plus importante (car la santé publique y est intéressée), devrait faire prohiber le rouissage dans les marais, cette opération ayant lieu pendant la saison la plus chaude de l'année, les miasmes qui naissent de la décomposition du parenchyme du chanvre, émanent alors en abondance, et forment autant de foyers d'infection capables d'occasionner de pernicieuses maladies dans le voisinage.

Rewer dit qu'il règne tous les ans, en automne, dans une petite ville du duché de Brunswick, une épidémie terrible de dyssenterie qui moissonne beaucoup d'individus.

La *bière* faite avec l'eau des routoirs a une saveur très-amère, putride, et cause la dyssenterie.

Le docteur Roussel (Flore du Nord) a observé aussi, dans les environs de Gand, que l'eau qui sert au rouissage communique quelquefois avec l'eau des fontaines, et la rend vénéneuse pour les hommes et les bestiaux qui en font leur boisson habituelle.

M. Duband, vétérinaire, a vu 17 bœufs ou vaches périr en 3 ans chez le même propriétaire, pour avoir bu de l'eau d'un étang où l'on avait fait rouir du chanvre. Les poissons mouraient par la même cause (*Echo du monde savant*, 11e année, p. 376). Cependant M. Parent-Duchâtelet assure avoir bu de l'eau de rouissage du chanvre, sans inconvénient, ainsi que sa famille. Mais autre chose est de puiser de l'eau avec précaution à la surface d'un routoir et de la boire sans inconvénient; ou bien d'entrer dans cette eau, d'y marcher en tous sens, de la troubler, d'en remuer la vase, d'en dégager des gaz infects et de boire alors; or c'est précisément ce que font les animaux.

Marcandier, p. 38 d'un mémoire sur le chanvre, dit qu'en jetant sur la terre la macération de chanvre, on en fait sortir les vers, procédé dont se servent les pêcheurs, pour en prendre lorsqu'ils en ont besoin; ce qui a fait dire à Mathiole qu'elle pouvait avoir la vertu de chasser les vers du corps humain.

ROUISSAGE DU CHANVRE.

Rouissage, selon Baudrillard (Code de la pêche fluviale, p. 317), vient du latin barbare *rossiare*, dérivé de rivus, ruisseau, et de ros, rosée; il exprime l'action de faire rouir le lin et le chanvre, c'est-à-dire, de l'exposer dans un fleuve, un ruisseau, un étang, ou à la rosée pour le faire macérer et séparer le liber ou la filasse de la partie ligneuse. On a donné le nom de *routoirs* ou *roussoirs*, *ratours*, *roussières*, aux lieux destinés au rouissage. Cette opération détruit, par la fermentation, la résine gommée qui agglutine aux tiges les fibres textiles du chanvre comme du lin. Les anciens jugeaient le chanvre suffisamment roui lorsque son écorce était devenue plus lâche (Pline, *Hist. natur.* XIX. I.)

Parfois on étend les plantes sur le pré, en les retournant plusieurs fois par semaine, jusqu'à ce que la *teille* ou *filasse*, c'est-à-dire, l'écorce filamenteuse se détache de la partie ligneuse ou *chénevotte*. 30 ou 40 jours sont nécessaires pour que le rouissage soit complet par ce moyen. Le plus souvent, on enfonce les bottes de lin et de chanvre dans un ruisseau, dans des étangs ou dans des fosses pratiquées exprès et qu'on appelle aussi routoirs. On les y laisse jusqu'à ce que le rouissage soit terminé. Le rouissage dans une eau qui peut se renouveler, sans avoir un cours trop rapide, est celui qui convient le mieux; les tiges ont alors une belle couleur jaunâtre qui leur donne beaucoup de prix; il n'y plus d'exhalaisons aussi fortes que dans le rouissage à l'eau dormante; mais ce mode est un peu plus long, et selon les cultivateurs, il donne une filasse moins souple.

M. Joseph Merck, pharmacien à Brumath, est parvenu à rouir du chanvre en quelques instants, en l'exposant à l'action d'un courant de vapeurs.

Le chanvre trop roui, ou trop chauffé au four, donne une écorce filamenteuse altérée, sans force.

M. Laforêt (*Annales d'hyg.*, p. 347, 1829, t. I.) a vu qu'en laissant sur pied le chanvre femelle, et qu'en coupant toutes les sommités après la maturité des graines, puis l'abandonnant ainsi aux intempéries de l'air pendant 15 jours, il arrive que par l'action successive de l'humidité et de la chaleur, l'épiderme et la chenevotte tombent d'eux-mêmes, après la destruction totale de cette matière glutineuse qui maintient les fibres textiles; c'est-à-dire que le rouissage s'opérait ainsi à sec, sans aucune opération préliminaire.

Les méthodes de rouissage sont très-imparfaites, dit M. Girardin (*Chimie industrielle*, t. II, p. 751), et elles ont le grand inconvénient d'affaiblir la ténacité des fibres textiles. Les mécaniciens et les chimistes ont cherché des moyens plus prompts et moins destructifs pour débarrasser l'écorce du chanvre (et du lin) des sucs concrets dont elle est pénétrée; mais jusqu'ici, malgré les récompenses promises par le gouvernement et les sociétés industrielles, ces essais n'ont point été couronnés d'un succès complet.

Comme on le voit, une foule d'auteurs a étudié le chanvre européen. La bibliothèque nationale possède d'intéressants ouvrages sur cette plante, vraiment utile à l'humanité. (Un mémoire très-instructif est celui de Bougier de la Rergerie, ancien préfet de l'Yonne. La culture, le commerce et l'emploi du chanvre y sont traités avec soin (1799, in-12).

Les tiges du chanvre, après le rouissage, et la séparation des filaments, servent encore dans nos provinces pour faire des allumettes, en soufrant les extrémités; elles fournissent en les brûlant un bon charbon pour la poudre à canon.

OBSERVATIONS MÉDICO-PHYSIOLOGIQUES.

Vidi, sensi, pinxi !

Je me suis haschisché avec le madjoun d'Alger, le dawamesc de Constantinople, la résine extraite du C. Indica d'Alger, celle que j'ai retirée de ma récolte, et tous mes autres produits.

Je n'ai pas trouvé moins active la résine, que le madjoun et le dawamesc ; mais ces deux dernières préparations causent, comme leurs analogues d'Egypte ou de l'Indre, des secousses difficiles à apprécier, et dangereuses, en raison de la noix-vomique et autres toxiques qu'elles contiennent.

Je vais transcrire quelques-unes de mes *fantasias*, telles qu'elles le furent en leur temps, et dans leur ordre successif d'impressions : Le 7 avril 1847, nous prîmes M. Boudet, interne en pharmacie, et moi, chacun 15 grammes de *madjoun* délayé dans un verre d'eau sucrée. M. B..., qui niait et résistait, n'éprouva qu'un profond assoupissement. Quant à moi, la première sensation fut de la pesanteur à la tête, mais sans céphalalgie. Bientôt j'exécute des mouvements d'impatience en tous sens, puis je ressens une apathie prononcée ; la réflexion est tendue, comme mutilée. Ensuite elle se développe et s'arrête encore. Des pensées tristes à l'excès mais qui me complaisent m'assaillent, puis elles deviennent gaies. Il y a contraction des muscles de la face. J'ai une grande envie de rire que je satisfais largement, un peu malgré moi. La perception des idées est étonnante ; je puis les suivre, les analyser, bien que de nouvelles m'invitent à les abandonner.

C'est avec une extrême difficulté que je puis me mouvoir sur ma chaise, tant je me trouve heureux de me laisser aller à l'effet ; difficile est la résolution du travail de tête, d'application, malgré les facilités contraires, ma liberté existant comme à l'état normal. En effet, je sens comme une volonté double : celle de me contraindre, et celle qui

m'invite puissamment à me laisser aller, à être heureux. Je ressens un extrême besoin de mouvement, je vois un monde tout nouveau; l'intelligence se développe avec une lucidité remarquable. Un moment étant debout, immobile, voilà que je tourne à droite, à gauche, sans que mes pieds changent de place; je me dis que c'est le *mouvement perpétuel* que j'ai découvert. Je ressemble alors à un pendule, à une mécanique, et je dois dire ici qu'un moment j'allais presque malgré moi, à droite, à gauche, comme une figure de cire qui lit un journal, et que ma tête surtout tournait sans douleur, presque de manière à ce que la face se trouvât en harmonie avec la ligne médiane du dos, ou postérieure. Je riais aux éclats, et je jouissais de la possibilité très-grande de m'observer, malgré la marche successive des idées toujours nouvelles et la *reprise* de celles qui, suspendues un moment, ont traversé mon esprit.

Je retourne à Bicêtre, et bien que mes jambes fonctionnent avec une vélocité extraordinaire, il me semble que je n'arrive pas, ou plutôt que je n'arriverai jamais. Cependant je reconnais que j'avance, je suis l'ordre des points de vue, des tableaux qui se succédent. Mais je suis *tout à mon affaire*, et bien aise de tout ce que j'éprouve. J'arrive, je m'assieds; une bienfaisante chaleur me parcourt tous les membres, et je sens alors que ce calorique inconnu mérite bien le nom de fluide, car il oint, il lubréfie, pour ainsi dire, toute mon économie. C'est une sensation indéfinissable et vraiment séduisante. Je me mets à table, mais je crains de rompre cet état bienheureux. Pourtant, je sens mes muscles se dilater, ma tête *s'évapore, s'envole*. Des mouvements qu'à l'état normal, j'exécute nonchalamment ou simplement, ici je les rends avec diligence, précipitation, contentement. Les yeux sont brillants, un peu injectés, la face rosée. J'allonge les jambes, je prends possession de la table, en triomphateur; je suis comme seul devant un splendide dîner, lorsque ma pitance est fort maigre. Je bois sec, ce qui ne m'arrive jamais pendant le repas. Mais je

me modère et serai prudent. Un collègue qui ne sait pas que je suis hatchisé, commence à s'étonner de me voir rire, et moi joyeux, je ris encore plus fort, et lui trouve un air bien piteux. Enfin la crise se termine, et je le sens bien, même transitoirement, car je dis : « c'est fini ; mais ne croyez pas que je n'aurais pu m'arrêter, me contraindre ; » non, c'est que je préférais me laisser faire, tout en m'observant.

C'est que, d'ailleurs, l'une des deux volontés (la plus forte sans doute, celle de l'état normal), l'emporte nécessairement sur l'autre, née de cet état singulier.

Certes, dans le domaine de la pensée habituelle, on éprouve bien, en petit, des effets semblables, en tant toutefois, que la dose est raisonnable, car à haute dose, c'est du délire, de l'extravagance, etc.

AUTRE FANTASIA. — N° 2. — Le 14 avril, je pris 3 pilules de 5 centigrammes chacune, de mon *extrait alcoolique*, à 8 heures du matin, puis une tasse de café (le café exalte les effets du haschisch, tandis que la limonade les atténue). A 10 heures, je déjeune ; déja ma tête etait prise, et dès 9 heures, il me semblait qu'elle allait emporter le reste de mon corps, tant elle était pesante. Je sens même qu'elle est portée tantôt en avant, tantôt en arrière, par distances énormes, par mètres ; et cependant je suis étonné de voir que je ne tombe pas, que je suis bien solide sur ma chaise. Je me lève et marche : quand je suis près d'un corps résistant, ma tête vient bientôt friser légèrement l'obstacle, et je vois que réellement elle a avancé ou reculé, mais de 20 ou 30 centimètres, alors que je l'ai sentie aller et venir par toises, par ondes successives, pendant un instant. Mais voici bien du nouveau :

Je crois passer ma thèse, et j'ai pris du haschisch : alors les idées les plus bizarres, les plus excentriques me traversent l'esprit. Cette conviction prend une telle consistance dans ma pensée que je m'y attache

involontairement ; et si cela n'est pas de la réalité, c'en est furieusement près.

Je suis donc à l'école de pharmacie, sur la sellette, et pourtant je sais bien, je vois bien que je déjeune, mais je suis double et l'on verra plus tard que je suis triple.

Je suis triomphant ; j'ai pris du haschisch pour que mes juges pussent mieux juger de ce merveilleux philtre du moral malade. Et j'en ai tant pris que je les ai haschischés du regard, à distance, comme magnétisés. Alors l'amphithéâtre présente un spectacle des plus amusants. MM. les professeurs se livrent à une hilarité charmante, absolument comme s'ils étaient travestis, sans qu'ils s'en doutassent personnellement. Le bruit s'en répand au-dehors, et l'école est envahie par la foule. C'est une insurrection véritable. Pendant ce temps je raconte à mes condisciples les merveilles du haschisch. MM. les examinateurs, dans leurs moments d'extrême gravité, accusent l'appariteur B. de tout ce qui se passe, et lui donnent des ordres pour le rétablissement de la circulation et le respect de la robe. Mais B. a été également fasciné ; il rit plus fort, et chacun de rire à son aise. La science enfin triomphe, et je vois arriver des députations d'Anglais, de Russes, d'Américains, etc., qui viennent féliciter la France d'avoir découvert le *nec plus ultra* du bonheur terrestre, l'essence de l'âme, qu'on pourra désormais analyser, isoler, pour la combiner de mille manières.

M. G. prend son lorgnon et voit, dans un échantillon de mercure sulfuré, la pierre philosophale.

M. G.-C. trouve que le klepsydre ne fonctionne pas assez vite et, en le secouant, il voit passer des mondes entiers.

M. C. présente une assiette de porcelaine avec des taches de Haschisch.

M. O., riant, dit que c'est de l'arsénite de cuivre ; mais voilà que le célèbre professeur est changé en un gigantesque serpent à sonnettes, et rappelle le jury à l'ordre.

M. D. devient un malicieux caméléon.

M. C. un énorme crocodile.

M. L. une gigantesque machine pneumatique.

M. C. un pied de sensitive qui parle, chante et fume.

M. B. un immense ballon en verre.

Voici venir les Chinois, qui saluent comme d'usage, et reconnaissent que l'opium n'a produit rien d'aussi merveilleux. Les Anglais succombent de jalousie. Les Turcs sont aux abois ; on leur a ravi leur manne, leur croyance, leur vie, leur sang ; et l'un d'eux, le Coran en main, lit quelques versets qui font reculer d'épouvante les plus effrénés admirateurs.

Pendant ce moment de réaction, M. S., qui, jusque-là, peu influencé, s'était tenu à l'écart, riant, méditant, observant, s'avance pour prendre la parole et propose un armistice.

Cette généreuse initiative devient inutile; on n'admire plus, on maudit; chacun se voit à l'envers. Les armes défensives et philanthropiques de la pharmacie ont beau faire leur devoir, le peuple s'insurge de plus en plus ; tous les professeurs français et étrangers se dévouent, entrent d'eux-mêmes dans le ballon (M. B.). Le vide (M. L.) est fait par les Haschischins légitimes (Turcs, Égyptiens, Indiens), et les autres peuples disparaissent comme par enchantement. Un cadavre arsénical, aux traits de M. O., apparaît à la surface, tient d'une main M. Moreau, M. Aubert-Roche de l'autre, et l'École, qui prend feu spontanément, sert de foyer à cette savante combinaison, etc., etc.

Nota. Pendant tout le temps que dura cet accès, je riais de la façon la plus excentrique, la plus inextinguible ; mais je sentais que ce n'était pas encore fini. J'étais seul, afin d'être plus influencé dans le domaine des impressions intellectuelles, et je fermai les yeux.

En effet, une autre crise s'annonce et est, comme la critique, la contre-partie de la précédente.

Je vois en face de moi un autre moi-même qui mange, et fait tous mes gestes ; je lui ris au nez, ou plutôt, je me moque de moi.

Mais, comme je reconnais que c'est bien moi, par une illusion de la vue, me dis-je, nous nous associons et nous rions ensemble de voir mon 1/3 moi-même, qui nous croit sa dupe. Bientôt il est lié, garotté, et enfourché au haut d'une énorme seringue en verre, qui menace de le réduire en cendres, car c'est une matière liquide et couleur de feu qui bouillonne dans ses flancs. — Enfin, le charme disparaît à l'instant sans que je m'en aperçoive cette fois, tant les impressions avaient été extravagantes; et seulement à l'instant où entra une personne; tant il est vrai que de l'isolement, de la foi, du désir d'être influencé, surgissent réellement des *effets inconnus à ceux qui résistent ou qui simulent ce qu'ils n'éprouvent pas;* or, cela arrive très-souvent. Si j'ajoute que des tempéraments sont absolument réfractaires aux sensations du Haschisch, on comprendra que cette substance vraiment étonnante a des partisans et des ennemis.

Le charme étant disparu, comme je l'ai dit, je restai là, l'esprit tendu; une bouchée de pain à la main, que je tenais depuis qu'avaient commencé ces folles impressions, que j'ai considérablement abrégées, et dont j'ai retranché une foule d'autres analogues.

Je n'éprouvai donc pendant cette véritable fantasmagorie que des idées gaies, extravagantes, et quiconque douterait de ma véracité n'a qu'à prendre du haschisch. S'il ne ressent rien, c'est qu'il ne sera pas dans les conditions que j'ai signalées plus haut.

Je le répète, à l'état normal, on a (éveillé ou endormi), des visions tout aussi fantasques, mais jamais je ne vis plus distinctement les personnes. Cela se rapproche du rêve pendant le demi-sommeil, et en diffère essentiellement en ce que l'on se rappelle tout ce qui s'est manifesté aux sens.

AUTRE FANTASIA (n° 3). Le 22, je pris 4 pilules d'extrait alcoolique de 0,05, à 4 heures dans une tasse de café; à 6 heures, je me pose sur mon lit, les yeux fermés. Tout-à-coup, j'éclate de rire à la pensée qu'une seconde apparition du Haschisch se fait sur terre. Je

vois une immense réunion de tous les peuples qui défilent de nouveau devant moi, en me saluant profondément. Les Orientaux, énervés pour avoir trop pris de Haschisch, ont été vaincus par les Français, qui ont résisté à la compression. Un seul Arabe reste, et il est taillé sur des propositions si gigantesques que tous les champions réunis contre lui ne peuvent réussir à l'abattre. A cet instant, je suis si étonné de ce que je vois que je me lève et regarde à ma fenêtre, d'où l'on voit réellement les plus hauts monuments de Paris; alors ma fantaisie s'evanouit. Je referme les yeux, et elle reparaît. J'aperçois mon Bédouin; un pied sur le Panthéon, l'autre sur Notre-Dame, il fait manœuvrer un immense sabre et fauche à plaisir les têtes récalcitrantes. Mais la terreur se répand parmi les masses, un nouveau Labarum paraît, au lieu d'une croix et de l'*hoc signo vinces*, je vois deux énormes géants; l'un, aux traits mâles et terribles, avec un corps svelte, nonchalant, efféminé, l'autre, aux traits de femme, à l'expression bienveillante et le corps robuste. Le mot *choisissez* est inscrit sur une auréole d'arc-en-ciel, qui grandit, se divise, fond et reparaît superbe et éblouissante au-dessus de leurs têtes. Ils se regardent amicalement et semblent voués au destin. On voit que s'ils vont se battre, c'est qu'ils y sont poussés irrésistiblement. Mais le monstrueux Bédouin, véritable Méphistophélès, loin d'agir en Horace, alors même qu'il s'agit de l'humanité entière, dans l'attente de son sort, les fascine du regard. Effrayés, éperdus, l'instinct de la conservation l'emporte; les bons sentiments dominent; ils se donnent la main et s'embrassent. Le Bédouin, qui attendait un combat meurtrier, est mystifié et tranche les deux têtes; il met celle de l'homme au corps féminin à la place de celle au corps masculin, et l'harmonie se trouve ainsi rétablie sans douleur, entre ces deux êtres, et pendant que *je pleure à chaudes larmes*. Mais familier avec les ruses du Haschisch, je passe au rire le plus extravagant; puis je suis dans le calme le plus complet.

Nota. Je me croyais, je ne dirai pas délivré, car c'est une satisfaction parfois bien vive, alors que l'influence approche du terme; mais

je me croyais désaschisché : pas du tout. Voici le commencement du monde ; l'amour naît, voilà le Paradis terrestre et l'arbre de la science du bien et du mal, c'est du Haschisch délicieux qui répand une odeur enivrante et suave. Le Bédouin darde ses yeux de lynx sur ces deux créatures, qu'il observe attentivement. Un monde complet, avec ses accidents de terrain, ses climats, ses animaux, ses merveilles, ses horreurs, ses beautés, va fonctionner, selon la conduite de ce beau couple de géants. La tentation, sous la forme d'une belle femme, vient cueillir du Haschisch en pleurant, et s'envole en riant, après une invocation à la Divinité, et des chants plaintifs, tendres et joyeux. Aussi fait-elle succomber nos deux amoureux. Le Bédouin les emmène en l'air, et les tape à coups de sabre ; ils disparaissent bientôt. A l'horizon apparaît un nuage d'une éclatante blancheur, avec cette devise : *fin du monde, jouissez, marchez.* Alors, je ris comme je n'avais jamais ri ; car j'en perds respiration ; c'est que, au son du flageolet d'un aliéné qui réellement jouait dans le jardin, sous les tilleuls, les habitants de la terre défilent encore une fois devant moi, mais si près et si nombreux qu'il y en a des nuées et que je me retire un peu en arrière pour qu'ils ne m'écrasent pas. Voici des régiments entiers, tambours-majors en tête, qui *moulinaient* à mon nez d'une main, et de l'autre, buvaient en sautant. Des sapeurs tres-touffus passent un à un devant moi, en amorçant, courant, mangeant, prisant et riant à ma barbe. Et en ce moment le flageolet jouait l'air connu de la Nicotiane.

Nota. On voit que le monde réel n'en existe pas moins pour le mangeur de Haschisch, et qu'il se combine au monde fantastique. Tout cela était tellement singulier, abondant, que je renonce à le reproduire, même sommairement.

Mais je voyais et je pensais que le monde allait cesser d'exister pour eux, et qu'ils mettaient à profit l'avertissement de jouir. C'est alors que les voyant escalader mon assiette, je mangeai avec une rapidité qui m'étonna beaucoup le lendemain. Je fus fort étonné de ne m'être point blessé aux baïonnettes qui m'entouraient. Bientôt, je ne vis

plus qu'un seul homme, c'est Napoléon, en costume de général en chef de l'armée d'Italie; il semble correspondre avec le ciel, car il monte et descend tour à tour, distribue à terre, dans toutes les directions, des proclamations écrites, et s'arrête enfin dans l'espace, la tête découverte. Les pieds sur deux sphères d'or, il considère l'humanité, porte la main gauche sur son cœur, tandis que de la droite il montre la voûte céleste. Après un fracas épouvantable, qui me fit courir dans la chambre, effrayé et les oreilles brisées, les deux boules disparaissent, le héros remonte au ciel sur un superbe cheval blanc et crie : *Vive la République!*—

Observations. Rien de plus incroyable que ces impressions ; cependant rien de plus vrai, et combien j'en omets à dessein (qui s'y trouvaient mélangées), parce qu'elles sont plus spécialement du domaine de mes pensées intimes, ou parce que je ne veux les exprimer ; ne voulant ni blesser les opinions d'autrui ou de la censure, ni manquer au respect que je dois à mes juges qui pourraient penser que je m'écarte de la sérieuse vérité.

Ces visions, ces mondes, me paraissent contenus dans le monde habituel, et je vois parfaitement tout ce qui m'environne chaque jour, tout ce que mes sens perçoivent. Mais ce que je vois en plus et qui est si exorbitant, je cesse de le voir si je réfléchis que je ne puis le voir, puisque cela n'existe que dans mon imagination, et pendant que je me raisonne, la scène continue.

Je suis comme d'ordinaire à la dépense, à l'emploi du temps ; je ne néglige rien et suis même plus prudent que d'usage, sachant que je suis haschisché, et que je dois, que je veux d'ailleurs m'observer de près tout en me laissant aller avec bonheur surtout aux impressions de l'intelligence vraiment développée. C'est ainsi que j'ai essayé de comprendre quelques théorêmes de géométrie des solides qui avaient toujours fait mon désespoir et j'y réussis.

Tout ce qui passe par la tête à l'état normal, y passe également pendant l'influence du Haschisch. Mais dans le premier cas, c'est du

vague, alors que paraissent les facultés; tandis qu'ici, elles sont dans une activité extrême, très-expressive. Parfois les phénomènes physiques ou d'exécution sont faibles ou nuls (ils dépendent de la dose) au milieu de ces impressions diverses. Tantôt on est dominé, tout en penchant pour la *résistance*, aussi bien que pour le *laisser-aller*. Bref, avec une faible dose, je jouis de mon entière individualité.

Par le madjoun, je suis moins maitre de suivre la trame des idées. Il semble que plus la préparation est simple et non compliquée de l'effet de substances ajoutées, *contrariantes* et bien autrement délétères, plus les impressions sont nettes et plus spécialement intellectuelles. Les réflexions que je fais en ce moment, je les fis même pendant le règne des idées fantasques. Ainsi je résiste, j'observe, je jouis, et je critique à la fois.

Le café prévient la somnolence qui se fait sentir lors du début de la réaction; mais il n'empêche pas la crise de se terminer par un bienheureux sommeil. Ainsi, bien qu'avant l'ingestion j'eusse dormi 3 heures de l'aprés-midi, le café qui sans haschich me supprime le sommeil, ne m'a pas empêché d'entrer dans le demi-sommeil dès 9 heures du soir. Je m'étais mis sur mon lit, pour remplacer le divan, et je fumais la poudre, toujours les yeux fermés. Oh! alors, j'étais dans un état indéfinissable; ma tête s'égarait dans de douces et tristes illusions. J'avalais de la fumée afin de voir si la chose prenait plus d'intensité, et je trouvai qu'en effet j'éprouvais quelque chose de plus. C'était une sorte d'ivresse intellectuelle facultative, répressible; ce qui le prouve, c'est que je ne perdais pas la conscience de l'existence de mon être, et que j'avais grande peur de m'incendier par le feu de ma cigarette. Enfin j'étais dans l'extase; le sommeil arrivait lentement, mais je *le sentais arriver* (ce qui n'a pas lieu à l'état normal). J'entendais un bruissement dans l'atmosphère, analogue à celui que produit une chute d'eau au bas d'une écluse. Des ombres noires, coiffées de tricornes, chantaient en sautillant: « c'est nous qui faisons et qui refaisons, les jolis petits, les jolis garçons, etc; » (or, j'avais

chanté quelques jours auparavant cette chanson si connue, de Béranger, avec mes condisciples, au collége de France, où nous attendions l'illustre M. Michelet). Les révérends pères disparaissent, et je me sens mollement bercé sur un lit de roses, et encensé par des essaims de jeunes filles vêtues de blanc, et dont les têtes étaient couronnées de bleuets. Malheureusement elles avaient d'énormes moustaches noires. *Nota :* Je sentais même l'odeur de la rose, et à ce sujet je dirai qu'en temps ordinaire, j'ai éprouvé de semblables impressions de l'odorat, alors que rien ne les pouvait occasionner.

Je voyais donc ces charmantes enfants me sourire fraîchement; je me sentais comme tout frais, tout neuf au moral, tout soyeux, tout velouté au physique. Malheureusement le charme s'envola avec son sémillant cortége, lorsqu'étonné de tant de singularités, je me dressai sur mon séant pour m'assurer si je rêvais. Puis je m'endormis profondément, et le lendemain matin je me rappelai que quelques diables rouges ornés de longues moustaches vertes avaient agité autour de moi de grandes fourches pendant mon sommeil, comme pour me prévenir que les séduisantes impressions de la veille n'étaient qu'idéales, chimériques, et que j'en étais indigne.

ENCORE UNE FANTASIA.—(N° 4). — Le 18 juin 1847, je pris 2 pilules de résine de 5 centigrammes chacune, puis une tasse de café fort, à 4 heures du soir.

Je vais au bain; ce fut le meilleur que j'eusse pris de ma vie, bien que je n'éprouvasse rien de particulier. En étant sorti, il me prend une irrésistible envie de m'y replonger tout habillé. Je sais bien que je résisterai à cette invitation de l'une de mes volontés, mais heureusement l'autre me conseille de m'éloigner, et j'obéis à toutes jambes. Je dîne et n'éprouve rien de nouveau. Je dois dire que ce jour, il y avait en moi une double réaction nerveuse; j'étais mal disposé, aussi l'effet avait lieu avec difficulté. Quelques vives contrariétés et la pensée rapide, mais réelle qu'un ami (M. Tremblay, étudiant en médecine), auquel

j'avais fait prendre le haschisch se croyait empoisonné, m'affectait étrangement. C'est que moi-même, en le lui préparant dans un verre de café, je lui avais dit en plaisantant : « c'est du café de l'autre monde, » parce que je le voyais timide à l'essai. Vivement, étant au bain, je m'étais levé pour aller à son secours; mais, m'apercevant que je me trompais, je m'étais remis à l'eau. Cet incident fut un des plus énergiques du ressort de l'action physique, pendant le cours de mes diverses fantasias.

Me sentant mieux disposé alors, je me jouai du violon, et je m'attendris moi-même cette fois beaucoup ; ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps. Cependant je ne sais que *râcler*, je le dis franchement ; mais mon goût prononcé pour la musique qui me boude singulièrement depuis que je suis forcé de la négliger, mon goût se réveilla, et fut développé au point que mes cheveux se dressaient, poignardaient le ciel, comme on dit. Je sentais un bienheureux frisson me parcourir tout le corps. Afin de varier les effets, je descends au jardin, *sans fermer les yeux* : En face de moi se trouve un monsieur tout vert et composé d'épinards cuits, fumants et disposés à être mangés. Ce monsieur me faisait forces salutations, à reculons, et m'empêchait, par son obséquiosité, de me promener. Il portait culotte courte, perruque et queue, chapeau à claque. Enfin il me dit : *choisissez à votre tour* !

Je vis alors deux tables : sur l'une, des convives gais et de la verdure à discrétion ; sur l'autre, des Cannabis Indica à la Grandville et des hommes en fricassée, en rôti, en civet, etc. J'avais l'esprit tendu depuis quelques secondes. Aussi la fantasia approchait du terme ; je me pris à rire et de sang-froid je me dis : Parbleu, je vais avaler ce monsieur !

A cet instant l'officieux homme épinard gambade, on le tire par ses pans d'habits, et il éclate au nez des convives, qui lèvent la séance. Alors la magie s'envole, et je vois un gigantesque pied d'épinard qui danse avec un superbe pied de chanvre indien. Puis je n'éprouvai plus rien.

Nota. — Qu'on trouve bête, absurde, impossible, ce qui précède soit ; mais enfin, ce sont les effets du Haschisch, et que l'on sache bien que je suis incapable de broder, et de faire du grotesque à plaisir. Je me suis franchement expliqué sur les impressions diverses, et je rappelle qu'à l'état habituel, on a des idées ou des illusions analogues, aussi baroques ; mais jamais elles n'ont cette intensité, ce prodigieux développement ; jamais elles ne sont aussi palpables.

Et entre toutes ces capricieuses et étonnantes visions et conceptions, je reproduis, j'expose les premières venues, car j'ai dit que de front, plusieurs marchent ensemble, puisque notre pensée, notre moi ou notre individualité, comme on voudra, se multiplie à l'infini parfois. Mais il peut se réduire à deux principaux, dont l'un semble contenu dans l'autre, comme le dit judicieusement M. Moreau.

Je pourrais, au contraire, rendre singulièrement élastiques ces résumés succincts, en tirer mille réflexions; changer, rogner, ajouter, substituer.

Que ce ne soit, si l'on veut, que des conceptions imposées à la vue, à l'ouïe, etc.; à l'entendement, et à l'enseignement humains ; toujours est-il qu'elles ont lieu sous l'influence du haschisch, et si pendant la crise on prenait la plume, on ne tarirait pas à reproduire cette avalanche d'impressions.

J'ai essayé, et cela m'a été d'autant plus impossible que les facultés fonctionnaient alors avec plus d'abondance et de singularité.

La vapeur, l'électricité ne sont pas plus rapides, et ce que pense M. J. Roques du *Marasquin* (Phytogr. médic. T. III, p. 57), on pourrait à plus forte raison l'appliquer au haschisch : « Le travail devient plus facile, les idées jaillissent fraîches, lucides, sans tumulte et sans effort ».

FANTASIAS DE MES CAMARADES. — J'en raconterai très sommairement quelques-unes ;

Mon ami Chevallier, élève en médecine émérite, prit 30 grammes de madjoun dans une tasse de bon café, à 4 heures 1/2, et plein de

bonne volonté, de hardiesse, mais d'incrédulité, je le laissai un instant seul. A 6 heures 1/2, j'entre dans sa chambre : Je le trouve sur son lit, les yeux fermés involontairement ; il rit tellement que le rire me gagne et qu'il rit encore alors plus fort. — « Oh que c'est bête de rire ainsi ; je dois avoir l'air bien drôle, mais c'est égal, je reprendrai encore de cette invention ; je suis trop heureux ; je veux du haschisch ; donnez-m'en à mort, loups-garous ! » — Je lui fais de la musique : Il saute, rit, comme je ne l'ai jamais vu rire, quoiqu'il soit extrêmement rieur. Il a toujours les yeux fermés et dit qu'il est plus heureux en les fermant. La dose était forte, il était stupéfié. Je le fais lever : il danse et chante, se démène comme un diable. Je veux qu'il se laisse impressionner par les objets extérieurs et par la musique, il refuse obstinément et se remet sur son lit. Il riait avec une telle force que je crus prudent de me contenir et d'éloigner les distractions.

— « Eh ! mon Dieu, ils m'ont coupé en deux ! Mes pauvres jambes me quittent ; laissez-moi donc. Attends, mon ami DeCourtive, je vais t'en donner des bistouris. » — Je jouais du violon, je cessai. Il pleurait de la voix, mais ne souffrait nullement. Il était même « *heureux de pleurer* », et faisait l'enfant. — « Allons, bon ; maintenant ils me dissèquent la jambe ; eh bien, je serais gentil. Bravo ! ils me tirent la moelle du corps par *le nombril* ! Mais laissez-moi donc, ah les brigands » ! Il riait de plus en plus fort et se débattait comme si l'on eût cherché à le contenir.

Nota. Sans doute cette surexcitation n'eût pas été rassurante pour une personne non initiée aux *mystères* du haschisch. Mon ami cependant n'avait pas été téméraire en prenant 30 grammes de madjoun, cette dose n'étant pas le maximum des fantasias les plus violentes. Ici, il s'agissait d'un produit exotique, mélangé d'adjuvants redoutables, mais expérimenté déjà. Aussi tous les sens et toutes les parties du corps étaient d'une susceptibilité extrême. Enfin Chevallier voyait dans un jardin de Bicêtre des paysages du Berry (son pays). Il se réveille après une heure de sommeil ; la crise est terminée ; il est un peu

fatigué, ne souffre aucunement et est fort étonné de voir tous ses membres intacts. Le lendemain, il eut quelques réminiscences des effets physiques, ainsi que moi-même, lorsque je pris le madjoun, j'en ressentis, à l'occasion du *mouvement perpétuel*, qui toutefois avait été de courte durée et s'évanouit, *diminuendo*.

— M. Tremblay, jeune médecin très-aimable, ayant pris du haschisch préparé par moi, entendait une musique infernale, un orchestre complet; c'était une abeille qui voltigeait dans la chambre, etc.

— M. Chambard, interne en pharmacie, qui avait été, la veille de sa soumission au haschich, à une fête de village, revoyait tous les saltimbanques, les villageois; entendait la musique, etc.

— M. Sinan, pharmacien turc, ressemblait à un véritable extatique, et criait : Allah ! Allah ! Puis, croyant voir au plafond une mouche énorme qui le fascinait, alors que rien n'existait que le plâtre, à la place qu'il indiquait, il monte sur une table, et tape en riant, de son poing vigoureux, la mouche imaginaire. Je lui fis de la musique : un air triste le faisait pleurer, un air gai rire; un air martial patriotique l'exaltait, un charivari le mettait sur des épines, etc.

— Madame L. voyait des fourmis partout, jusques dans ses poches qu'elle vidait en riant, etc.

— Mademoiselle C. entendait la fusillade et des coups de canon, c'était des coquilles d'œufs qui pétillaient dans le foyer.

— Un air comique faisait pleurer M. C. V., avocat; un air mélancolique le faisait rire; un air lugubre lui mettait la rate en danger, etc.

— M. Bergevin, étudiant en médecine, voyait par les oreilles, entendait par les yeux, etc. On voit qu'ici il y avait transposition des sens.

Observations : Voici comment M. le docteur Moreau résume les phénomènes physio-psychologiques du haschisch, à diverses doses : « 1° Modifications physiques; 2° sentiment de bonheur; 3° excitation, dissociation des idées; 4° erreur sur le temps et l'espace; 5° ouie plus sensible; influence de la musique; 6° idées fixes, convictions déli-

rantes; 7° lésion des affections; 8° impressions irrésistibles; 9° illusions. Hallucinations. »

M. Th. Gauthier a peint d'une manière très-heureuse et très-concise, dans le journal *la Presse*, l'empire du haschisch sur l'homme. — « Quel étrange problème, un peu de liqueur rouge, une bouffée de fumée, une cuillerée d'une pâte verdâtre, et l'âme, cette essence impalpable, est modifiée à l'instant. Les gens graves font mille extravagances ; les paroles jaillissent involontairement de la bouche des silencieux. Héraclite rit aux éclats, et Démocrite pleure. » — Ce littérateur distingué voyait très-nettement dans sa poitrine le haschisch qu'i avait mangé, sous la forme d'une émeraude d'où s'échappaient des millions de petites étincelles.

EXTRAIT DES OBSERVATIONS QUE J'AI RECUEILLIES DANS LE SERVICE DE M. MOREAU, A BICÊTRE, SECTION DES ALIÉNÉS.

M., maître-d'hôtel, croit qu'on veut le tuer. Aussi est-il tantôt haineux à l'excès, tantôt très-affectueux ; de plus il est fin, spirituel, et un souffle, un rien le fait changer de dispositions. Sur la prescription de M. Moreau, je lui fis prendre 0,075 milligrammes de résine à l'état d'alcool, dans une infusion de café fort. — Deux heures s'étant écoulées, il est d'une amabilité charmante, abonde en saillies malicieuses, et reste ainsi pendant 24 heures (oubliant qu'on veut le tuer) ce qui ne lui était pas encore arrivé depuis son entrée à l'hospice, où toute médication avait échoué pour le tirer de cette triste position.

– P., crieur au mont-de-piété, est plongé dans une apathie profonde par suite de chagrins domestiques; il est impossible de lui arracher un mot, même de le faire sourire. Je lui fais prendre 0,20 centigrammes de résine dans une tasse de café : Il nous parle un peu et rit légèrement.

— B. Est un pauvre halluciné qui ne peut rien faire, ni rien dire sans qu'une voix mystérieuse préside à ses actions ; il l'appelle « *sa souveraine*, » parce qu'elle le fait parler, chanter, agir malgré

lui. Sous l'influence de 0,1 décigramme de résine ; B. est un peu plus raisonnable et convient de l'absurdité de ses idées, mais, à la moindre distraction, la souveraine reparait.

Nota. Il peut paraître étrange que le baschisch, qui exalte les facultés intellectuelles, soit conseillé pour guérir des cas d'aliénation mentale; rien n'est plus naturel, puisque dans beaucoup de ces tristes maladies, une indication précise de leur traitement est ainsi formulée par la pathologie des aliénés : Conserver au délire tendant à l'état chronique, son acuité première, ou bien rappeler cette acuité, la raviver lorsqu'elle menace de s'éteindre. Or, selon M. Moreau, l'extrait de chanvre indien est de tous les médicaments connus, le plus éminemment propre à remplir cette indication (p. 405).

Prendre du haschisch, c'est être fou un instant, dira-t-on, c'est prendre de la folie; mais par combien de personnes cette folie, cette ivresse intellectuelle n'est-t-elle pas enviée? — « C'est réellement du *bonheur* que donne le haschisch, et par là j'entends des jouissances toutes morales et nullement sensuelles; comme on serait peut-être tenté de le croire » (p. 53).

Rien n'est plus vrai, s'il s'agit du haschisch que l'on prépare soi-même, car celui qui nous vient de l'Inde ou d'Afrique excite les sens de la façon la plus manifeste. On le concevra sans peine, puisque cette préparation, lorsqu'elle est exotique, contient de la canelle, du poivre, des cantharides, etc., etc., de l'aveu des Orientaux. C'est donc dans ce dernier cas seulement qu'on peut dire avec M. Moreau « qu'il est impossible d'établir la moindre différence entre les personnes qui ont pris le haschisch, (*exotique et à forte dose*, Decourtive) et les malades que l'on soigne dans les maisons de santé. » (P. 68.)

EXPERIENCES SUR LESANIMAUX.

Je les ai multipliés à l'infini, mais comme ces êtres ne peuvent nous rendre compte de leurs sensations, je n'en puis dire que peu de chose: « L'animal ! sombre mystère ! monde immense de rèves et de douleurs muettes... mais des signes trop visibles expriment ces douleurs au

défaut de langage. Toute la nature proteste contre la barbarie de l'homme qui méconnait, avilit, torture son frère inférieur. »

(Michelet, p. 182. *Le Peuple*. — L'animal en rapport avec l'enfant.)

L'action physique est la plus appréciable : Les chiens cependant, outre une plus grande agilité, une gaîté extrême, sont impressionnés par la musique beaucoup plus qu'à l'état normal. Un griffon auquel je donnais la sérénade, faisait entendre des grognements plaintifs qui franchement étaient très-curieux, et ne manquaient pas d'une certaine harmonie ; ses yeux étaient brillants, expressifs au-delà de toute expression il frémissait, il était radieux.

Chez les chats, j'ai remarqué une sensibilité *très-grande* de la région dorsale, et j'y passais la main, comme pour y développer de l'électricité. Un de ces animaux se roulait avec ardeur, et me léchait les pieds. La musique lui fit une peur extrême.

Un singe était, selon son maître, plus obéissant et certainement plus intelligent que ne le sont ordinairement ces êtres intéressants. Ce très-jeune quadrumane, dont l'éducation était à faire, riait et pleurait comme un bimane. Au son de la musique, il se mit à danser de toutes manières. Son propriétaire, ébahi, enchanté, quoique un peu inquiet, me dit en me remerciant : « Monsieur, si je savais que ça ne lui fît aucun mal, je vous demanderais de votre drogue, qui rendrait ma bête savante, et me ferait gagner bien de l'argent ! »

Les lapins tombent dans un engourdissement prononcé. Les geais, les pies, les moineaux, les serins, dans l'assoupissement, la tristesse ; ils ne mangent plus. La musique réveille et anime beaucoup les derniers.

Les oies sont inquiètes et comme *hébêtées*. Un mâle fort beau, très-robuste et fier, semblait honteux, paralysé. Il tombait en arrière, allongeait la patte en l'air pour marcher et s'affaissait spontanément. Etant en repos et couché, il se balançait comme une barque qu'on incline sur l'eau à droite et à gauche.

Un jour que j'avais haschisché plusieurs de ces palmipèdes, je leur jetai de la nourriture en abondance ; ils la mangèrent avec la voracité

qui les caractérise. Mais, comme ils étaient très-influencés, ils se mordaient l'un l'autre, et allaient becqueter à un ou deux pieds le morceau qu'ils convoitaient.

Nota. C'est là le phénomène de l'erreur sur les distances et le temps.

CONCLUSIONS PHILOSOPHIQUES.

— Dans une note insérée au *Bulletin de pharmacie* (1809), M. Sylvestre de Sacy disait déjà : « Le chanvre mérite l'attention des chimistes ; ne pourraient-ils pas s'assurer par l'analyse et par différents essais des principes qu'on peut en extraire, et des préparations qu'il peut fournir ? » Quant à moi, je pense que tous ceux qui s'occupent de médecine doivent s'appliquer sérieusement à la connaissance des drogues, afin d'en pénétrer les vertus cachées, car il en est peu qui ne contiennent quelque principe utile à la guérison des maladies.

La matière médicale ne serait pas aussi abondante qu'elle se trouve de nos jours, si ceux à qui nous sommes redevables de tant de précieuses découvertes s'en étaient tenus aux seules substances usitées par leurs prédécesseurs. Aussi voyons-nous que les médecins, qui réussissent le mieux en médecine, sont ceux qui se sont le plus appliqués à l'étude de la thérapeutique.

La chimie nous a délivrés de ce fatras de formules bizarres, pauvre héritage de la médecine des Arabes et des rêveries des alchimistes du XIVe siècle, et la science a accueilli avec reconnaissance les travaux immortels des savants, tels que, MM. Soubeiran, Chevallier, Dublanc, Quevenne, etc., etc. Aussi la médecine, qui ne laisse pas dans l'oubli les substances vraiment utiles, engagera toujours ces savants à lui présenter les nouvelles, sous une forme définitive, pour le plus grand soulagement de l'humanité.

En pathalogie, la résine du C: indica serait peut-être d'un grand secours comme narcotique et stupéfiant dans le traitement des névroses en général, dans les dernières périodes des affections cancéreuses. Mais l'effet tétanique qu'elle produit parfois (mais à un bien moindre degré que le haschich exotique) donne à penser combien il importe que son action soit bien étudiée avant qu'on puisse l'employer avec une parfaite assurance, car dans certaines périodes de son action elle semble rentrer dans la classe des stimulants généraux excitateurs, tels que la strychnine, l'électricité, etc.

J'ai appliqué avec succès, dans un cas de panaris, des cataplasmes de feuilles de C: indica et même de C: sativa comme moyen abortif; car lorsque la guérison n'en est pas prompte, les douleurs deviennent lancinantes, intolérables, *perterébrantes*, comme on les a nommées.

D'après M. Aubert-Roche, le haschisch exerce une action spéciale sur le poumon, dont il détermine l'engouement sanguin. Je suis convaincu qu'il a contribué à faire passer à l'état sur-aigu la bronchite chronique dont j'étais atteint depuis longtemps, et qui m'a arrêté dans mes opérations. Mais, comme il est possible de combattre par des émissions sanguines cette congestion pulmonaire, que ne cause pas toujours le haschisch, rien n'empêchera de le prescrire alors, puisqu'on en a retiré beaucoup d'avantage dans plusieurs cas de coqueluche et de catarrhes bronchiques. (Fabre, *Dict. méd.*, t. II, p. 441).

Observation. — Quand on prend le haschisch pour son plaisir, on doit être à jeun; car si on l'ingère pendant la digestion, ou bien que l'on mange après l'ingestion, il arrive quelquefois qu'on est incommodé, et alors souvent il y a indigestion, vomissement. Mais cela n'arrive guère que si la dose est élevée ou si l'on résiste à son influence. C'est ainsi que M. B., employé au ministère de l'intérieur, fut agité, tiraillé, mal à l'aise le lendemain d'une fantaisie à laquelle il avait résisté, et qu'il prétendait éviter complétement (1). Cependant on voit des tempéraments n'éprouver aucun dérangement de l'ingestion du

(1) Il s'agissait là du C. sativa d'Italie à Ivry: *donc le C. sativa est actif.*

haschisch qui précède immédiatement le repas, et n'en être même plus influencés.

Je signalerai encore un fait digne de remarque, et digne surtout d'apppeler l'attention des médecins qui voudront étudier cette substance : J'ai vu, dans la basse-cour du docteur Moreau, deux coqs qui portent avec eux les traces de l'usage immodéré du haschisch. Ils sont atteints de paraplégie partielle, et c'est à peine s'ils peuvent marcher. La partie inférieure de l'abdomen de ces ardents mais empêchés gallinacés est déplumée et d'un rouge de feu. Leurs pattes semblent être attachées et s'insérer presque parallèlement à la ligne dorsale, comme par exemple chez les oiseaux manchots (palmipèdes uropodes). Ce fait doit inspirer les plus sérieuses réflexions.

M. Aubert, partant de cette idée que la peste est une maladie nerveuse, a employé le haschisch avec succès dans ce terrible fléau. Mais c'est en pathogénie mentale que le chanvre indien est appelé à rendre de grands services, ainsi que l'a prouvé M. Moreau, en guérissant avec son aide plusieurs aliénés réputés incurables.

Mais le haschisch modéré, ou le haschisch des amateurs, c'est le café au centuple, et le musicien qui fait des romances ferait des opésas ; le maëstro qui fait des opéras ferait des symphonies, et le rimailleur assommant serait moins indigeste! Aussi que dirait le spirituel et excellent professeur Le Maoût, s'il usait de ce merveilleux fantastique ou résolutif du moral affecté, lui qui dit que le café donne de l'esprit aux gens qui n'en ont pas. Trop modeste, le savant botaniste n'aura jamais besoin de prendre du haschisch pour s'attacher les nombreux élèves qui se pressent à ses paternelles leçons.

Certes, la psychologie pourrait devoir quelques progrès aux philophes et aux penseurs qui chercheraient, au moyen de cet agent, à approfondir les questions les plus ardues de la métaphysique même et des sciences abstraites. Mais je n'engagerai personne à demander au haschisch l'étincelle du génie qu'il n'a pas, et celui qui est assez heureux pour avoir son étoile préférera avec raison s'inspirer d'en haut, afin d'honorer le Créateur, en usant noblement de ses facultés, et en

conservant sa santé pour servir plus longtemps la grande famille humaine, cette immense et attachante patrie.

Néanmoins, que le haschisch ne semble pas être une mauvaise acquisition pour le public bien portant, mais intelligent, et plus d'un médecin s'applaudira d'y avoir recours lorsqu'il aura à ramener à la gaîté, à la vie ces chétives organisations que de noirs chagrins, d'amères déceptions entraînent chaque jour au tombeau, et qu'aucune autre médication ne pourrait peut-être guérir. Qui n'a eu pitié, par exemple, d'un hypochondriaque, de cet être lamentable dont l'humeur est inégale, qui passe de la joie à la tristesse, de la crainte à l'espérance, des emportements à la douceur, qui se croit le cerveau vide ou le cœur désorganisé, etc.

Facile est la tâche du médecin philanthrophe quand l'hypochondrie, maladie toujours grave, et dont les causes sont permanentes ou difficiles à éloigner, n'est pas compliquée de lésions organiques! Il est fort extraordinaire que le haschisch soit resté si longtemps confiné chez des peuples qui ne l'utilisent que par oisiveté ou par mauvais desseins; mieux inspirés, MM. Aubert-Roche et Moreau se sont faits les protecteurs du cannabis indica en France. C'est parce que je suis convaincu que cette plante (déjà si utile aux hommes, qui s'en habillent et en font des cordages qui les aident à sillonner les mers), peut les soulager dans leurs souffrances, que je joins ma faible voix à celles de ces laborieux et dévoués médecins voyageurs, et que j'appelle l'attention des observateurs et des travailleurs sur les *cannabis* en général. La science et l'humanité ne pourront qu'y gagner, et si mes vœux se réalisent, je dirai de mon modeste, mais consciencieux travail : *Concordiâ res parvæ crescunt!*

